

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

*M. B...*

# Journal du Cultivateur



## PROCÉDÉS DU BUREAU D'AGRICULTURE DU BAS-CANADA.

VOL. I., No. 1, MONTRÉAL, MAI, 1853. FRANC DE PORT. PRIX 2s. PAR ANNEE, PAYABLE D'AVANCE.

### Journal du Cultivateur.

Le ci-devant rédacteur respecté du *Journal d'Agriculture* ayant été obligé d'en abandonner la rédaction, en conséquence de sa nomination à la charge de Secrétaire du *Bureau d'Agriculture pour le Bas-Canada*, de nouveaux arrangements éditoriaux sont devenus nécessaires. Nous nous sommes efforcé d'en faire qui soient de nature à satisfaire généralement.

Le principal but de la nouvelle série sera d'adapter la science à la pratique, d'expliquer le rapport de la théorie aux faits, et d'accumuler, à l'égard des faits, toutes les espèces de preuves qui pourraient instruire le cultivateur pratique, ou guider le l'agriculteur théorique.

Pour atteindre ce but, nous invitons instamment les agriculteurs éclairés à correspondre avec nous, persuadé que l'observation est le plus vrai et le plus sûr de tous les guides. Tout écrit qui nous sera adressé en français sera soigneusement traduit en anglais, et toute correspondance en langue anglaise sera de même traduite en français.

Il sera donné une attention particulière à la chimie agricole, c'est-à-dire, aux principes généraux qui concernent la santé et la fécondité des animaux et des plantes, de même que la bonté et la fertilité du sol.

On se prévaudra aussi, autant que la chose sera praticable, des travaux du département géologique, conduit d'une manière si habile. La connaissance de la formation et de la distribution des roches et des minéraux qu'elles contiennent, n'est pas d'une grande utilité pour le cultivateur; c'est une

science tout à fait différente de celle qu'il doit posséder, et l'art du mineur diffère entièrement de celui du laboureur. Mais il est de la plus grande importance pour l'agriculteur de connaître la composition du sol qu'il cultive, de savoir qu'elle espèce d'engrais il lui faut appliquer pour en perpétuer la fertilité, et quels alimens conviennent le mieux aux animaux qui y sont entretenus.

Nous n'avons, quant à présent, qu'à solliciter l'indulgence de nos lecteurs, en considération du peu de temps que nous avons eu pour nous préparer à les rencontrer; et qu'à exprimer l'espérance, qu'après un essai convenable, nous nous trouverons en état d'accomplir ce que nous promettons d'entreprendre.

Durant le mois dernier, nous avons fait circuler en grand nombre par les campagnes, le prospectus, (dont on trouvera la copie à la page 15) exposant les conditions auxquelles le *Journal du Cultivateur* est publié, ainsi que le prix des annonces. Le présent numéro est envoyé à tous les abonnés du *Journal d'Agriculture*, mais nous serons obligé de discontinuer de l'envoyer à ceux qui ne nous auront pas fait tenir le prix de l'abonnement durant le mois, attendu que ce prix est maintenant trop bas pour nous permettre de faire crédit ou d'encourir des frais de collection.

L'hiver nous a enfin laissés. Quoiqu'il ait été sévère, on ne peut pas dire qu'il a été beaucoup prolongé. Lors que l'humidité aura été évaporée par une continuation de

temps clair, le sol sera dans un état convenable pour être cultivé, et la végétation sera sans doute rapide.

Nous avons reçu une lettre de Nicolet, mais quoiqu'elle soit signée du nom de l'auteur, les choses dont il y est parlé ne sont pas généralement de notre ressort. Nous n'avons rien à faire avec la législation, non plus qu'avec la distribution gratuite de semences, au lieu de prix pour produits agricoles. L'écrivain se plaint que quoique les exemplaires du journal Français passassent par le bureau de la poste, francs de port, les exemplaires anglais a vaient à payer le taux. Il a été remédié à cet inconvénient, et la chose est due principalement aux efforts de notre prédécesseur.

Nous avons transcrit du *Canadian Agriculturist*, une lettre très intéressante de M. Hon. Adam Ferguson, monsieur bien connu par son habileté et son succès dans l'éducation et l'entretien des bestiaux.

Plusieurs de nos lecteurs seront surpris en apprenant à quels prix élevés se vendent les bêtes à cornes, dans le Haut-Canada et les Etats-Unis, en conséquence de l'idée qu'on y a de leur grande valeur et du profit qu'on en peut tirer. Nous pourrions avoir quelques remarques de plus à faire sur le sujet, dans notre prochain numéro. En attendant, nous serions bien aise de recevoir de quelques agriculteurs pratiques de la partie Oriental de la province, des renseignements de la nature de ceux que donne M. Ferguson.

La législature confère un grand bienfait à l'intérêt agricole, par l'abolition totale du

doit d'importation sur le sel européen, et par une réduction considérable dans les péages des canaux. La valeur du sel comme matière brute, pour saler le beurre et les provisions de bouches de toutes sortes, et comme article d'usage domestique dans chaque famille de cultivateur, est bien connue, sa vertu, comme aidant à l'engraissement des animaux, ne l'est moins pas autant.

Nous transcrivons l'article suivant d'un journal américain. Dans tous les temps et dans tous les lieux, la malpropreté et la glotonnerie du cochon ont été proverbiales, et une partie considérable des races humaines s'abstient de manger de sa chair. C'est néanmoins pour le cultivateur, à peu près l'animal le plus précieux, dans cette partie du monde et dans plusieurs autres, et particulièrement pour ceux des cultivateurs qui ne sont pas à leurs aises, attendu qu'il n'est pas besoin de beaucoup d'argent pour s'en procurer un bon troupeau, qu'il en coûte très peu pour le multiplier, et que le soin de le nourrir est un travail léger, ou plutôt un amusement pour leurs femmes ou leurs filles. Dans presque tous les pays, le soin de nourrir les poulets et les porcs, de traire les vaches et de faire le beurre, semble être regardé comme l'affaire particulière des femmes, excepté lorsque la chose a lieu sur une très grande échelle.

Nous aurons ci-après quelque chose à dire et quelques renseignements à demander, sur le principe de l'entretien des cochons, soit comme truies, par rapport à la nutrition de leurs petits; soit comme porcs, par rapport simplement à l'engraissement de l'individu; soit comme jeunes cochons, relativement à la croissance. La chose n'est pas bien entendue dans les Iles Britanniques, et on y donne peu d'attention ici, c'est-à-dire, qu'on s'informe peu comment il faut nourrir l'animal pour la fin à laquelle on le destine, et quand il s'agit de le tuer, si l'on en fera du porc frais, ou du lard ou porc salé.

En attendant, nous prendrons la liberté d'ajouter aux règles de notre confrère, qui, en ce qu'elles comprennent sont excellentes, surtout par rapport à l'établissement des cochons à l'engrais, qui comme l'établissement des bêtes à cornes, est mis sous des conditions vénérables, excellentes et économiques. Le plan est économique, tant pour ce qui regarde la croissance de l'animal, que pour la fin à peine subsidiaire, ou moins importante, la conservation de l'engrais. A. quoi bon parler

d'engrais artificiels, quand on laisse perdre la meilleure des matières engraisantes, ou importer du guano, l'excrément d'oiseaux, de l'autre bout du monde, quand on laisse une substance également précieuse s'écouler dans les égouts, pour empoisonner les animaux qui en boivent ?

En premier lieu, il faut aux jeunes porcs, tenus à l'étable, outre un appartement sec pour dormir, un bain de boue, où ils puissent se vautrer. En cela, ils ressemblent à des animaux réputés d'un bien plus haut rang, quoique de moindre utilité réelle, leurs proches parens, l'éléphant et le rhinocéros qui ne vivront ni l'un ni l'autre renfermés sans une commodité de la sorte, quoi qu'ils n'aient pas la mauvaise renommée du pauvre cochon. Se vautrer dans la fange n'est pas chez le pourceau un acte de malpropreté; c'est, au contraire, un acte de propreté, si l'animal a le moyen de se frotter et de se sécher. Le cochon a naturellement une forte transpiration et est conséquemment sujet à la teigne ou à une gale scrofuleuse; d'où vient le nom de la maladie, *scrofula*, *scrofa*, en latin, signifiant une truie. Dans l'état agreste, le cochon trouve assez facilement le moyen de se nettoyer. S'il est enfermé ou restreint, le cas est différent. En Angleterre, les cochons exposés pour prix sont étrillés et lavés avec autant de soin que des chevaux de course, et leurs peaux acquièrent une douceur et une pureté étonnantes. Mais cela ne répond pas simplement à des fins utiles; ils doivent pouvoir se nettoyer eux-mêmes; un instinct naturel leur dit, comme à tous les animaux de cette espèce, que l'argile du limon se combine avec la matière transpirable et la crasse de la peau, pour former une espèce de savon, et c'est ainsi qu'ils se nettoient en se salissant. Un autre point auquel il faut faire attention, à l'égard du cochon, c'est sa digestion. S'il est en liberté, il mangera avidement des cendres de charbon, ou de la craie, ou fouillera dans la terre, pour y trouver des vers ou des racines, et il avalera en même temps beaucoup de terre. S'il est renfermé, les organes de la nutrition acquérant un développement rapide, sans que les facultés locomotives se développent également, ces dernières lui deviennent plus nécessaires. Il faudrait toujours donner aux jeunes porcs quelque chose de la sorte, comme une peu de craie en poudre, ou de la chaux bien éteinte. Il est bon aussi de leur donner un peu de sel.

#### ENGRAIS DES PORCS.

Nous extrayons de l'*American Farmer* les suggestions utiles qui suivent sur les soins à donner aux porcs pendant qu'ils sont à l'engrais :

“ A l'étable à porcs devrait être attaché un bon appentis ou abri bien couvert et planchéyé en madriers, pour y dormir ou s'y retirer en temps de pluie. Cet abri doit être divisé en deux places séparées, l'une pour y manger, et l'autre pour y dormir. A l'étable et à l'appentis devrait aussi être attachée une basse-cour enclose, de dimensions proportionnées au nombre de porcs entretenus. Audessus du plancher de cette cour répandez à l'épaisseur de dix ou douze poüces, des matériaux grossiers, tels que ripes, fange de marais, ou autre matière semblable; et sur cette espèce de litière, répandez deux ou trois fois par semaine, du plâtre ou du charbon pulvérisé. Tous les deux ans, après que vos porcs ont été mis à l'engrais, nettoyez cette cour et remettez-y une égale quantité de matières grossières. Continuez cette pratique jusqu'à ce que vous ayez tué vos cochons, et vous pourrez obtenir de vingt de ces animaux autant qu'il vous en faudra pour fumer vingt acres de terre, pourvu que vous le teniez à l'abri du mauvais temps, ou que vous le mettiez en tas de manière à ce que l'eau n'y puisse pénétrer ni séjourner. Ce n'est pas là un exposé exagéré, et il ne sera pas regardé comme tel par ceux qui réfléchissent qu'il y a près de 5 lbs. d'urée dans chaque centaine de chopines d'urine de porcs, et qu'il y en a près de 3 lbs. dans les excréments solides de cet animal; que chaque livre d'urée peut se résoudre en autant d'ammoniac, et que cet engrais mélangé fournit, par chaque centaine de livres, 7 lbs. de potasse, 19 lbs. de sulfate de soude, et 8 lbs. 8 oz. de phosphate de soude et de chaux et magnésie. Nous disons que ceux qui réfléchissent que les excréments des cochons à l'engrais sont ainsi riches en éléments élémentaires des plantes, ne regarderont pas ce que nous disons de la valeur du fumier de porcs, pour engrais, comme étant le moins du monde exagéré.

“ Tandis qu'on tient des cochons à l'engrais, il conviendrait de répandre tous les jours du blé d'inde égrené dans la basse cour, afin de les induire à roder et fouiller le terrain; car en le faisant, ils retourneront et mêleront ensemble les excréments et les matières grossières, et aideront à l'absorption des premiers par les dernières.

“ Les matières enlevées de la cour à porcs, lorsqu'on la nettoie, doivent être jetées en tas de manière à renvoyer l'eau, et ensuite affaïssées et massées avec le dos d'une pelle. Il faut y ajouter de nouvelles doses de plâtre ou de charbon en poudre, en les saupoudrant sur la surface du tas.

Dès que les cochons ont été mis à l'étable pour engraisser, il faut pendant trois ou quatre jours, mais tous les deux jours seulement, mêler à leur nourriture, qui doit être liquide ou molle, dans la proportion d'une

cueillée à thè de soufre et d'une demi-cueillée à thè de couperose, pour chaque animal.

“ Leur nourriture, pendant les premiers huit ou dix jours, doit se composer principalement de citrouilles, racines, pommes ou végétaux de quelque sorte, mêlés avec une petite portion de farine de maïs, qui doit avoir bouilli. A mesure que l'engraissement avance, il faut augmenter la quantité de la farine, ou du gruau : pendant les trois dernières semaines de l'engrais, les cochons doivent être nourris de gruau de blé-d'inde bouilli. Leurs couchés doivent être jonchés de paille ou de feuilles, qu'il faut nettoyer et renouveler une fois par semaine.

“ Toute cour où des pores sont engraisés doit être pourvue d'un poteau un peu rude, pour que les pores s'y puissent frotter, et d'une auge où il y ait constamment du charbon, du bois pourri, de la cendre et du sel.

“ On doit donner à manger aux cochons trois fois par jour, le matin, le midi et le soir, à des heures réglées, la *régularité* tendant au succès de l'engraissement, et leurs auges doivent être lavées tous les jours.—*Ohio Farmer.*

CONSERVEZ LE FUMIER DE VOS COCHONS.

Il n'y a qu'un petit nombre de nos cultivateurs qui connaissent la valeur de leur fumier de cochon. Il est moins échauffant que celui du mouton, du bœuf ou du cheval ; cependant il contient des matières précieuses de trop d'importance pour que les cultivateurs les doivent négliger. Plusieurs perdent les excréments de leurs pores, en les laissant couir libres pendant les neuf dixièmes de leur vie ; c'est-à-dire qu'ils laisseront couir les goret pendant dix-huit mois, et puis les renfermeront pendant deux, et croiront avoir rempli leurs devoirs envers la ferme et envers le pore. Homme trompé, vous n'avez rendu justice ni à l'une ni à l'autre, oui, et vous avez aussi été à votre quart de lard la moitié de ce qu'il devait et pouvait contenir, si un petit brin de cervelle avait pu prendre le-dessus dans votre crâne. Permettez-nous de vous apprendre à remplir votre dépense un peu plus économiquement, et de conférer un bienfait à un semblable.

Commencez avec un bon troupeau de cochons, d'une des races améliorées qui vous plaisent le plus ; de Bedford, Byfield, Berkshire, Chine ou Cheshire, Essex, Napolitaine ou de Suffolk, et voyez à ce qu'ils soient grands sans être grands mangeurs, car si “ le mérite fait l'homme,” pourquoi pas aussi le pore ? Une rose sentira toujours bon, de quelque autre nom qu'on l'appelle, et l'excellence dans le pore se recommandera toujours d'elle-même, sous quelque nom qu'elle se trouve. Vous étant procuré les cochons et truies convenables, voyez ensuite à ce que la propagation ait lieu de bonne heure, que les petits naissent en mars, dans une étable sèche, chaude, bien abritée et

bien aérée. Voyez à ce que la mère soit en bon état, mais non grasse. Au bout de deux ou trois jours, quand la fièvre l'a laissée, durant lequel temps elle doit être restreinte dans sa nourriture, qu'elle soit nourrie abondamment, de manière à donner aux petits, dès le commencement, une croissance rapide. Aussitôt qu'il y a du trèfle ou autre herbe à manger sur le terrain, faites sortir la portée, en lui donnant un certain espace à parcourir avec un libre accès à son lit et abri chaud et sec. Donnez leur pour nourriture ce qu'ils voudront manger. Ils mangeront tous vos rebuts de cuisine ou restes de légumes, des grains grossiers, des racines et boiront votre lait sur ou lait de beurre, et avec peu de soins et de peines, ils donneront en novembre ou vers Noël, une plus grande quantité de pore gras et de bon goût que vous n'en retirerez de trois fois la nourriture donnée à un goret ordinaire de dix-huit mois.

Vous aurez obtenu, vous vous serez assuré, dans leurs pores ou dans leurs étables, une quantité d'excellent engrais qui sera plus que vous dédommager de la peine de les nourrir et de les soigner. Pour le faire avec plus d'efficacité, vous devez tenir une partie de l'étable, ou de l'enclos, bien couverte de fumier pourri et sec, de tourbe, de mauvaises herbes, de fourrage, de rebuts et de paille, pour recevoir tous leurs excréments. On peut se procurer ainsi une quantité incroyable d'engrais.

Le fumier de pore n'est pas aussi riche, assurément, que celui de quelques autres animaux ; fait qui devrait le recommander davantage à votre faveur ; car si le fumier vaut moins c'est que l'animal digère facilement. Non seulement il a un bon appétit et mâche bravement sa mangeaille ; il a encore la tranquillité de conscience et la digestion d'un bœuf ; il approprie une grande proportion de sa nourriture à sa carcasse savoureuse, et il lui en reste conséquemment moins à garder pour grossir le tas de fumier. N'en murmurez pas : vous avez une fois de moins à labourer et à cultiver le terrain, une fois de moins à semer et recueillir une récolte, avant que vous réalisiez le profit de la nourriture qu'il a consommée. Nous allons vous faire voir ce qui a été constaté statistiquement concernant ce qui vous dépite.

Il a été montré que la vache mange de 276 plantes ; la chèvre, de 449 ; le cheval de 262 et le pore, de 72 seulement ; par où il paraît évidemment que c'est un mangeur qui, comparativement parlant, sait choisir ses mets.

En second lieu, il a été constaté que les équivalens des différents excréments animaux sont au nombre de 19 pour le bœuf, 36 pour le mouton, 54 pour le cheval, 63 pour le pore et 79 pour la vache. Le fumier du cochon a, comme celui du cheval, du mouton et du bœuf, beaucoup d'affinité pour l'humidité.

Le paille est la place la plus convenable pour les pores, lorsqu'il n'est pas occupé plus exclusivement : ils en retournent et en mê-

lent toutes les matières, d'une manière avantageuse, et l'exercice contribue généralement à les tenir en santé et est favorable à leur propriétaire. Rappelez-vous la valeur de leur fumier, lorsque vous ferez le calcul de leurs dépenses. Qu'on le porte à leur crédit, et nous garantissons que les cultivateurs qui savent apprécier et reconnaître ce que vaut le fumier de cochon deviendront plus nombreux.—*The Farm and Garden.*

VOLAILLE.

Il a paru dans les gazettes un paragraphe portant, qu'un cultivateur américain a découvert que par l'usage de l'eau de chaux pour breuvage, le produit des poules pondeuses peut être quadruplé. Nous ne pouvons ajouter foi à une telle exagération. Que dans certaines circonstances, l'eau de chaux puisse être assez utile, soit comme constituant organique, soit comme médecine, c'est ce que nous n'avons pas de peine à croire ; et comme, outre la consommation intérieure, qui est très considérable, les chemins de fer qui ont été construits ont rendu l'exportation des œufs et des poules d'une grande importance pour le cultivateur canadien, et comme l'éducation ou l'élevage d'oiseaux de basse-cour de choix n'est pas de fantaisie seulement, mais encore d'utilité, il peut être à propos d'examiner le principe de la chose.

La théorie de la nutrition, tant dans les animaux que dans les végétaux, est la même. On a cru pendant longtemps que par les opérations de la vitalité il était produit certaines substances, particulièrement du soufre, du phosphore et de la chaux, dont la présence, sous des circonstances particulières, les deux premières dans les animaux terrestres, et la dernière dans les poissons à coquilles, ou testacés, semblait être inexplicable. Il paraissait être incompréhensible où un animal aussi délicat que l'huître prenait du carbonate de chaux pour son écaille, ou d'où l'homme et les quadrupèdes tiraient le phosphate de chaux qui forme la partie solide du squelette. Mais une analyse chimique plus soignée a fait voir que ces substances sont beaucoup plus répandues, quoiqu'en très petites quantités, qu'on ne l'avait supposé ; et personne ne doute présentement de la vérité du grand principe de Liebig, que ni plante ni animal ne créent rien, mais que l'une et l'autre organise simplement ce qui leur est fourni par la terre, l'eau et l'air.

En ne perdant pas de vue ce grand principe, on comprendra clairement que la chaux contenue dans l'eau ne peut fournir aucune portion de la partie mangeable de l'œuf. Le

blanc de l'œuf consiste en albumen pur ; le jaune en fibrine et autres substances. Lorsqu'ils sont mêlés ensemble, ils contiennent, à peu près en même proportion, les ingrédients du sang, qui est la nourriture commune de tout le système animal, comme la sève l'est des plantes. En conséquence, lorsqu'il est couvé, c'est-à-dire, développé par la chaleur du petit germe de vie (visible au microscope seulement,) qui y existait depuis le commencement, il fournit tout ce qui entre dans la structure des poulets, chair, plumes et organes, jusqu'à la portion délicate de chaux qui est nécessaire aux os à demi formés, et c'est tout ce que la chaux peut donner aux constituans organiques de l'œuf.

Ainsi, tous les animaux qui ont des os, ou des coques, ou qui pondent des œufs, ont besoin de chaux. Décrire comment ils en obtiennent, c'est le fait du naturaliste, non de l'agriculteur pratique.

Le degré dans lequel ils demandent de la chaux d'une manière générale est en raison du poids des os ou des coquilles à celui des parties molles. Les animaux bien nourris et bien engraisés, qui nous fournissent de la viande à manger, n'ont pas besoin de beaucoup de chaux, et ils en obtiennent de leurs aliments et de l'eau qu'ils boivent, car l'eau dure est de l'eau contenant du carbonate de chaux en solution. Il y a néanmoins des circonstances où des doses de craie sont très-avantageuses aux bestiaux et aux êtres humains ; mais c'est moins comme aliment que comme moyen de corriger l'acidité.

Le cas des poules qui pondent est particulier ; elles ne sont pas dans l'état de nature au lieu de couver leurs œufs, lorsqu'elles en ont pondu de douze à quatorze, les poules de toutes races dignes d'être gardées, en donneront, chaque printemps, de quatre-vingt à cent vingt. Outre la chaux exigée pour suppléer à la perte continuelle et à la production des os, il y a les coquilles de ces œufs ; et s'il ne leur est pas fourni de chaux, ils seront ce qu'on appelle des "œufs moux," c'est-à-dire, des œufs qui n'ont pas de coquille, mais seulement une membrane ou pellicule, et la santé de la poule même en souffrira.

Par un beau temps, les poules qui sont en liberté de roder savent se procurer à elles-mêmes de la chaux, soit de coquilles d'insectes, comme le fait l'huître, soit du sol même. Le bassin du St. Laurent est principalement d'origine calcaire, et leur instinct leur dit où chercher de la chaux. Mais

lorsqu'elles sont renfermées, que les suggestions de leur instinct sont restreintes, que la terre est couverte de neige ou rendue impénétrable par la gelée, elles demandent une aide artificielle, le climat n'étant pas un de ceux où elles sont indigènes. Il faut alors leur donner de la chaux bien éteinte et bien divisée, mêlée à leur nourriture ou des écailles d'huître pilées, ou mieux encore du vieux mortier réduit en poudre, qui leur fournit aussi un autre élément naturel, du sable, élément qu'elles ne sont pas toujours en état d'extraire du sol, quoiqu'elles le soient ordinairement.

Il faut remarquer aussi que les poules n'ont pas de dents, et qu'elles ne peuvent pas mâcher, mais seulement saisir avec ce qui les remplace : la mastication ne se fait pas dans la bouche, comme chez les quadrupèdes, quoique ceux-ci diffèrent beaucoup, à cet égard, le mode de construction dans chaque espèce étant entièrement différent ; mais elle a lieu dans un organe particulier à la volaille, dans cette forte cavité musculaire appelée le gésier. C'est une espèce de moulin, qui agit mécaniquement.

La volaille exige donc, à différents degrés, suivant ses espèces et la nature de ses aliments, des substances grossières, qui agissent d'abord comme dents et qui après avoir été digérées, entrent dans le système ou sont évacuées comme excréments indigestibles. Tout éleveur d'oiseaux, depuis le canari jusqu'à l'autruche, connaît ce fait, et le gravier et la chaux sont particulièrement importants pour les poules pondeuses, qui ont à employer beaucoup de chaux pour former les coquilles de leur propre fabrique.

Il reste à déterminer jusqu'à quel point l'eau de chaux peut être utile à la volaille, et s'il est plus à propos de lui donner de la chaux que du mortier écrasé ou des coquilles pilées, qui valent mieux que la chaux éteinte, à cause de leur influence mécanique sur le contenu du gésier. On peut concevoir que la chose est très-utile dans un sol sableux, où il n'y a pas de chaux et où l'eau est douce ; c'est-à-dire ne contient pas de carbonate de chaux (pierre calcaire commune), dont elle tiendra en solution une quantité limitée.

Il reste néanmoins à constater quel est le meilleur mode de fournir cet article indispensable tant à la santé qu'à la fécondité, la chaux, aux oiseaux de basse-cour, renfermés ou vivants sur des sols qui ne le fournissent pas, et nous serons bien aise de connaître l'opinion de quelqu'un ou quelques-unes de

correspondans sur le sujet. On fait l'eau de chaux, qui est d'un usage fréquent en médecine, en versant douze parties ou livres d'eau sur une livre de chaux vive. Lorsque cette eau est parfaitement claire, elle doit être versée, mise en bouteilles et bouchée. Elle se corrompt rapidement en peu d'heures ; lorsqu'elle est exposée à l'air, pour des raisons que tout chimiste pourra assigner.

Comme nous n'avons pas vu que l'article suivant ait été contredit, nous avons tout lieu de croire qu'il est authentique, et nous avons aussi la preuve négative résultant de ce que nous n'avons vu aucun compte-rendu d'un résultat favorable du système anglais d'agriculture en Irlande. S'il en est ainsi, c'est un des nombreux exemples qui prouvent que, non-seulement le caractère du sol, mais encore, (ce qui n'est pas d'une moindre importance), le caractère de l'atmosphère, c'est-à-dire du temps, doivent être étudiés, et en même temps, l'influence de l'un et de l'autre sur les races indigènes ou étrangères d'animaux domestiques. Pour le faire, il est nécessaire de corriger la théorie et de la mettre en pratique : car quoiqu'un principe puisse être parfaitement bien fondé, son application peut, non pas simplement être modifiée, mais expliquée, pour devenir intelligible, par le fait, c'est-à-dire, par ce qu'on appelle une expérience éclairée, dont l'usage est connu dans tout art et dans toute science, et particulièrement en agriculture ; où, quoique fondée principalement sur l'expérience, la science est aussi utile que dans quelque autre art ou science que ce soit. Éclairer l'esprit et observer soigneusement sont les grands secrets, et la connaissance vraiment utile consiste dans l'union de l'un et de l'autre, dans l'alliance de la théorie et de la pratique.

#### FERMIERS ANGLAIS ET ÉCOSSAIS EN IRLANDE.

En réponse à un correspondant, l'*Evening Post* dit : " Or, quant aux cultivateurs anglais en général, ou pour mieux dire, quant au plan de créer des agriculteurs anglais en Irlande, notre opinion était fondée sur une expérience de plusieurs années. Nous avons appris que dans Tipperary, Wexford et différens autres comtés, on a souvent essayé d'introduire, à frais considérables, des fermiers anglais et des intendans de ferme écossais, sans presque jamais parvenir à ce qu'on voulait, par la raison, nous a-t-il été dit, que ces agriculteurs importés ne connaissaient pas le caractère du sol de l'Irlande, et qui plus est, ne comprenaient pas, et ne pouvaient pas comprendre le ca-

ractère du peuple irlandais." Il y a plus de trente ans, un monsieur anglais, du nom de Phelps, établit une ferme-modèle, en un endroit nommé Graignoe, tout près de Thurles, dans le comté de Tipperary. Ce qu'on regardait à cette époque, comme les plus grandes améliorations y fut introduit; il y fut employé des fonds considérables, et M. Phelps, qu'on crut d'abord en train de faire fortune, obtint en effet des prix et des médailles, aux expositions agricoles, mais finalement la ferme-modèle fut abandonnée, après une très grande perte."

L'HON. ADAM FURGESSON SUR LA RACE AMÉLIORÉE DES BÊTES À CORNES DE DURHAM.

Au Rédacteur de l'Agriculturist de Toronto.

CHER MONSIEUR,—Si vous croyez que le compte-rendu suivant de mon troupeau puisse être intéressant ou utile, je le mets à votre disposition, pour lui donner place, si vous le trouvez bon, dans votre journal.

Je suis venu en Canada pour m'y établir, en 1833, et m'étant bientôt aperçu que des améliorations étaient demandées dans le département des troupeaux, j'eus recours à des amis expérimentés des Îles Britanniques, pour me choisir quelques animaux pour essai.

Je m'étais longtemps auparavant fait une idée juste de l'excellence des animaux améliorés à courtes cornes, lorsqu'ils étaient choisis avec jugement et sans parcimonie, quant aux prix, qui doit être libéral, sans quoi je savais très bien qu'il n'était pas possible de se procurer des bêtes de première classe, et j'avais résolu de n'en pas avoir d'autres.

Le troupeau dont un taureau et deux génisses furent choisis pour moi, était celui de M. Chrisp, de Doddington, dans le comté de Northumberland, monsieur à qui l'habileté pratique, la longue expérience et des efforts continuels avaient acquis une haute réputation, même dans ce district, où il y a tant d'éleveurs distingués. Mes animaux sont arrivés en 1834, sous la charge d'un valet de ferme depuis longtemps à mon service.

Ils consistaient en *Sir Walter*, *Beauty* et *Cherry*, auxquels j'ajoutai à Albany, deux génisses de la race de sang pur du troupeau de Stephen Van Ransalaer, le patron. A cette époque, il n'était pas aussi aisé que présentement de faire venir des animaux avec sûreté d'au-delà de l'Atlantique. Mes animaux ne furent pas tout à fait exempts de malaise dans leur traversée; ils furent plus de 40 jours en mer, et leur fourrage s'épuisa. Des particuliers furent assez généreux pour leur donner de la paille de leurs paillasses; mais malgré cela, ils n'eurent chacun, les deux derniers jours, qu'une poignée de farine d'avoine, remplissant le vide avec des rides fraîchement tombées de l'étable du menuisier. En temps dû néanmoins ils me parvinrent sains

et saufs, quoique passablement maigres. *Sir Walter* était un animal de forte taille et de bonne forme; les génisses anglaises étaient d'excellents échantillons de leur race et tous montraient des lignes régulières sur le registre des troupeaux anglais. Les animaux de M. Chrisp étaient tous de couleur rouane de fraises; les génisses d'Albany étaient rouges et blanches. Ces dernières étaient de belles amailles, mais décidément inférieures à celles d'Angleterre, et elles se trouvaient si mauvaises laitières, que je fus très aise de pouvoir m'en débarrasser.

*Beauty* me donna son premier veau en août 1835: c'était un veau mâle blanc, et au temps du vêlement, la vache nous échappa, et ce ne fut qu'au bout de deux jours que nous trouvâmes son veau soigneusement couvert dans le buisson. L'animal continua à prendre sa nourriture, mais ses pieds devinrent affectés au point de s'en aller en pourriture, et il périt bientôt. J'en devins chagrin, et je me déterminai à faire une vente: sept animaux furent vendus et me produisirent £179. Parmi eux était *Sir Walter*, et je puis dire avec vérité que les prix étaient modérés, car j'appris que ce taureau, adjudé pour la somme de £32, avait été vendu, quelques mois après, à Rochester £150.

La dernière affaire que je fis fut avec M. Cleland, éleveur du Kentucky, qui se montra assez satisfait de mon troupeau, en me donnant £50 pour *Champion*, jeune taureau de 23 mois, et £75 pour *Cherry*; une de mes vaches importées.

En 1839, *Beauty* eut deux veaux jumaux par *Champion*. Je les nommai *Remulus* et *Remus*. *Remus* fut vendu £50 aux MM. Davis et Nelson, et il fut ensuite revendu dans l'État de New-York. Vers ce temps-là, mon troupeau reçut une infusion de bon sang du troupeau du colonel Burrows, de Brantford. Le colonel envoya deux vaches favorites (*Béatrice* et *Annette*) pour être saillies par mon taureau *Mayduke*, et leur séjour chez moi ayant été un peu prolongé, il insista à ce que j'acceptasse le veau d'*Annette*, qui était à ses pieds, pour le prix de l'herbe mangée. Ce veau avait été engendré par *Triumph*, et a été pour moi une bonne acquisition. Je l'ai nommé *Strathmore*, et après m'en être servi durant quelques étés, je l'ai cédé à l'association agricole de *Goderich*. Je puis mentionner ici que *Mayduke*, dont je viens de parler, a été acheté par *Lewis F. Allen*, *Ger.*, de *Black Rock*, N. Y., et a remporté tandis qu'il était en sa possession, le premier prix de sa classe, à l'exposition d'État de New-York, tenue cette année là, dans *Rochester*.

En 1849, M. Howitt, de *Guelph*, a acheté de moi *Ruby*, jeune vachette supérieure, et il a été très satisfait de sa progéniture. M. Howitt est bien connu comme éleveur de bêtes à courtes cornes; il se connaît parfaitement en troupeaux, et il est toujours prêt à donner un prix raisonnable de tout

animal qui lui convient. Son troupeau est d'une race très estimée. Elle a été originairement importée d'Angleterre par *Rowland Wingfield*, *Ger.* M. Howitt regardait ses animaux comme montrant quelque tendance à devenir grêles ou sveltes, et il cherchait à leur redonner de la substance, par l'introduction d'un sang nouveau.

J'ai été assez ponctuel à tenir registre de la gestation de mes vaches, et j'ai trouvé qu'elle allait de 274 à 290 jours. Je n'ai eu qu'un cas de stérilité opiniâtre. Une génisse blanche, *Blossom*, engendrée par *Strathmore* et *Beauty*, a été décidément stérile. Elle montra, dès un âge tendre, une tendance peu ordinaire à devenir charnue, et à l'âge de six ans, je la vendis pour la boucherie, à M. *Armstrong*, de *Toronto*. M. A. la tint pendant deux ou trois mois à l'engrais, et le 11 janvier 1849, il m'écrivit:

"MONSIEUR,—J'ai reçu votre lettre datée du 6 janvier, et c'est avec beaucoup de plaisir que j'acquiesce à votre demande.

"Mon opinion est décidément en faveur de la race de *Durham* pour le Canada. Je croisis cette race de bêtes à cornes plus convenable que toute autre à ce pays.

"Le poids de *Blossom* sur la balance du marché, a été de 1992 lbs.; le poids de la carcasse, c'est-à-dire de la chair, du suif, &c., de 1559 lbs. Vous pouvez compter sur ceci comme correct. Quant à la qualité de la viande, mes pratiques ont été unanimes à témoigner qu'elle était la meilleure qu'elles eussent jamais mangée.

"Comme preuve de mon admiration, j'en ai fait faire une estampe, dont je me propose de vous envoyer une copie aussitôt que possible.

Votre, &c.,

PHILIP ARMSTRONG.

A l'Hon. Adam Furgesson, *Woodhill*.

Dans un pays nouveau, l'amélioration des troupeaux doit nécessairement être lente. L'argent comptant est rare, et la population agricole n'est pas généralement très éclairée. Il n'y a pas néanmoins à douter qu'il ne se fasse des progrès, et qu'il n'y ait eu un éveil ou un mouvement considérable en avant. La législation a été libérale et s'est toujours montrée disposée à avancer l'agriculture. Quelques politiques pensent qu'elle a été trop loin, particulièrement dans notre dernier acte d'agriculture, par lequel elle a établi un bureau agricole et l'a mis sous le contrôle d'un membre particulier du cabinet. Je ne m'étendrai pas sur la convenance ou l'inconvenance d'un tel arrangement, mais je ne puis qu'approuver entièrement la mesure. Je regarde l'acte, s'il est exécuté avec jugement, comme devant probablement former l'heureuse liaison qui doit exister dans un pays comme celui-ci, entre les habitants des campagnes et le ministère du jour, et je crois que ce n'est pas trop hasarder que de l'envisager comme un arrangement dont on peut s'attendre à voir résulter beaucoup de bien.

C'est une question intéressante que celle de savoir par quels moyens, nous parviendrons plus sûrement à améliorer les troupeaux du Canada.

Quant à ce qui regarde nos bêtes à cornes, sans vouloir détourner nos sociétés d'agriculture d'en importer, je suis porté à croire qu'on ne réussira ni aussi promptement ni aussi sûrement à les améliorer, qu'en dispersant par la province des taureaux réellement bons et convenables, laissant aux cultivateurs à choisir des vaches supérieures dans les troupeaux indigènes. Quelques années de persévérance dans un tel plan feraient voir l'avantage qui en résulterait. On pourrait convenablement discuter sur la question de savoir quels taureaux seraient le plus probablement atteindre à ce but. Si un individu admire la race d'*Ayreshire*, un autre exalte celle de *Deron* ou celle de *Durham*, tandis que chez d'autres, la race d'*Hereford* a droit à la première place. Je les ai nommées alphabétiquement, pour n'offenser qui que ce soit. Le temps décidera de la vérité, et *palmam qui meruit, ferat*.

En attendant, je déconseillerais toute dispute ou contestation bruyante, mais il y a un principe qui devrait être strictement mis en pratique: qu'aucun taureau inférieur, qu'aucun animal de race mixte ou croisée, ne soit employé, sous quelque prétexte, ou pour quelque raison que ce soit. Nul éleveur qui entend son art n'aura confiance en un animal comme propagateur pour un troupeau, à moins que cet animal ne soit de sang parfaitement pur, n'importe qu'il soit de la race d'*Hereford*, de celle de *Durham*, ou de toute autre; et pour un taureau amélioré de *Durham* on doit exiger une généalogie où il n'y ait pas d'interruption, dans les registres des troupeaux anglais ou américains.

Les taureaux suivants sont sortis de mon troupeau, et j'ai la satisfaction d'apprendre, par les avis que je reçois de temps à autre, que leur introduction a été décidément avantageuse aux troupeaux de ce district.

Liste des taureaux vendus par l'Union.

Adam Fergusson, pour servir en Canada.

- 1 Romulus, blanc, vendu à Sir Allan N. McNab.
- 2 Washington, rouan ou roux,—M. Watson, de Woodstock.
- 3 Brilliant, roux,—M. Christie, de Dumfries.
- 4 Remus, roux,—M. Davies, de Nelson.
- 5 Strathmore, roux,—A la Société d'Agriculture, de Goderich.
- 6 Un veau mâle, rouge et blanc,—T. Smith, de Flamboro West.
- 8 Althorp, roux,—S. A. d'E. et O. Gwillimbury.
- 9 Wheatear,—Société d'Ag. de Woodstock.
- 10 Favorite, do. do.
- 11 Earl Durham,—S. d'Ag. d'Adelaid.
- 12 Veau mâle, rouge,—Angus Cameron, éc., de Kingston.

13 Bruce, rouge et blanc,—S. d'Ag. de la Baie d'Owen.

14 Veaux mâles, avec leurs n.ères,—M. Fergusson, de Kingston.

15 St.-George, blanc,—Hiram Smith, de Nelson.

Vendus pour les Etats-Unis.

1 Sir Walter, roux, vendu à M. Ewart, et par lui aux Etats.

2 Champion, roux,—M. Culland, du Kentucky.

3 Mayduke, roux,—M. L. F. Allen, de Bäckley.

4 Halton, rouan rouge, élevé par M. Vail, de Troy, et vendu en 1851, à S. P. Chapman de l'Etat de New-York.

Ma première connaissance avec les bêtes améliorées de *Durham* est maintenant une affaire de date assez ancienne. En 1813, lorsque je résidais dans le *Northumberland*, je fis connaissance avec feu Thomas Bates, éc., qui alors tenait à ferme la terre d'*Halton Castle*, et commençait à assoir les fondemens de sa renommée comme éleveur. J'éprouvai de la part de M. Bates beaucoup de bienveillance; je lui fus redevable de beaucoup d'instruction, et je fus complètement initié à tous les secrets de la profession. M. Bates acheta finalement la terre de *Kirkleavington*, et la cultiva jusqu'à sa mort, arrivée il y a deux ou trois ans. Là, il anéantit à perfection son troupeau de bêtes à cornes, connu sous le nom de *Duchess tribe*, et qui (tous points considérés) n'a pas, de l'aveu de presque tous les connaisseurs, son égale en Angleterre.

Il y a une douzaine d'années, je fus invité à agir comme juge expert, à la Grande Foire d'Etat New-York, et depuis lors, j'ai été un hôte assez ponctuel à ces expositions renouvelées annuellement. J'ai fait en ces occasions, plusieurs amis et connaissances de mérite, et je ne saurais oublier l'hospitalité non méritée et l'attention que j'y ai toujours éprouvées.

George Vail, de Troy, a importé pendant un nombre d'années, des animaux du troupeau de M. Bates. Notre intimité mutuelle avec M. Bates nous porta à contracter une connaissance ou liaison, qui bientôt se changea en véritable amitié, de ma part, en devenant de plus en plus au fait de sa probité et de son mérite. M. Vail a très-bien réussi comme éleveur de bêtes à cornes de *Durham*, et dans le fait son nom est devenu un terme familier chez les éleveurs entreprenants de tous les états de l'Union. Je ne puis m'empêcher de mentionner ici un petit trait de M. Vail, simplement comme exemple de la générosité et de l'honnêteté de son caractère. Il y a quelque temps, M. Vail avait importé du troupeau de M. Bates, entre autres animaux, une génisse très supérieure, nommée *Yarm Lass*, pleine d'un taureau du troupeau de M. Bates, qui avait remporté un prix. Il fut convenu entre M. Vail et moi: que si *Yarm Lass* mettait bas un veau mâle, il m'appartiendrait. Le temps venu, il me fut intimé que la vache avait

mis bas un très beau veau mâle, ayant la couleur et tous les autres points que j'avais désirés. Je ne perdis pas de temps à accuser réception de la bonne nouvelle, donnant en même temps au veau le nom que je voulais qu'il portât, et faisant des arrangements, quant au temps où je désirais qu'il me fût envoyé, &c. Les choses en étaient là depuis quelques temps, lorsqu'un jour, je fus comme étourdi par la réception d'une lettre contenant la nouvelle que le veau avait été emporté par une diarrhée opiniâtre, qui avait résisté à tous les remèdes auxquels on avait eu recours. Je regardais la perte comme inévitablement, les conditions du marché ayant été indubitablement remplies; mais M. Vail ne voulut pas qu'il en fût ainsi: il ajouta, après avoir exprimé le regret que lui causait l'occurrence: "J'ai néanmoins plusieurs jeunes taureaux du même sang ou à peu près; venez les voir, et je pense que vous pourrez en choisir un qui vous plaira." On peut penser que je ne tardai pas un moment à me prévaloir d'une pareille invitation, et j'obtins de M. Vail *Victor*, maintenant entre mes mains, le seul taureau né en Amérique dont la généalogie se trouve dans les registres anglais.

Il y a quelques années, mon regretté ami et voisin, John Wetenhall, éc., et moi, nous achetâmes de M. Vail un veau mâle. Nous le nommâmes *Halton*; il avait pour père *Meteor* et pour mère *Lady Barrington*. A la mort de M. Wetenhall, j'en devins seul possesseur. Je m'en servi pendant deux ans, et je le vendis ensuite à S. P. Chapman, éc., de *Clockville*, N. Y. M. Chapman l'estime comme à peu près sans prix, et il en a refusé \$1000, à ce que je crois, l'été dernier, à *Utica*, où il remporta le premier prix. *Halton* a effectué une amélioration vraiment étonnante dans mon troupeau. Il était arrivé souvent que mes génisses, quoique possédant de très bons points étaient quelque peu sujettes à devenir faibles dans la partie postérieure. Cette propensité a entièrement disparu dans chaque animal engendré par *Halton*.

Je viens de vous donner, monsieur, quelques détails sur mon troupeau d'aumailles à courtes cornes. Craignant d'avoir abusé de votre patience, et occupé trop d'espace dans les colonnes de votre journal, je me contenterai d'ajouter que, comme tous ceux qui s'intéressent au progrès de l'agriculture canadienne, je dois vous complimenter, ou plutôt vous remercier de votre persévérance constante dans la grande œuvre, et exprimer la ferme espérance que les cultivateurs de toutes les parties de la province vous témoignent leur approbation, en étendant, de toutes les manières possibles, la circulation de votre journal.

Je suis, cher monsieur,  
Votre obéissant serviteur,  
ADAM FERGUSSON.

Woodhill, 26 Jan. 1853.

L'Exposition annuelle de chevaux entiers, pour le Comté de Montréal, a eu lieu au marché Viger, en cette ville, le 15 d'Avril dernier, sous la direction de la Société d'Agriculture du Comté. Des chevaux appartenant aux individus suivants avaient été inscrits, et se trouvaient sur le terrain :—

ETALONS DE TRAIT.

- MM. Joseph Connaissant, de Montréal.
- Charles Viau, do.
- James Fisher, Rivière des Prairies.
- Charles Valois, Lachine.
- Joseph Meloche, Ste. Geneviève.
- Edouard Rochon, Côte des Neiges.
- Eusèbe Viau, St. Laurent.
- Edouard Quinn, Longue Pointe.
- J. B. Ste. Aubain, St. Laurent.
- James Hughes, Petite Côte.

ETALONS DE SELLE.

- James R. Hutchin, Montréal.
- Thomas Peel, do.
- Louis Gariépy, St. Laurant.
- George Hastings, Petite Côte.
- Evariste Charette, St. Geneviève.
- François St. Aubain, Ste. Laurent.
- George Kidd, Petite Côte.
- MM. Benjamin Dubois, de La Chine, Serre dit St. Jean, de St. Laurent, et John S. Stockley, M.D., Chirurgien Vétérinaire de l'Artillerie Royale agirent, comme juges-experts, et adjudgèrent les prix suivants :  
 Au cheval de M. Eusèbe Viau, le 1er prix comme étalon de trait.  
 A celui de M. Charles Valois, le 2e do. comme do.  
 A do. de M. J. B. St. Aubain, le 3e do. comme do.  
 A do. de M. George Hastings, le 1er do. comme étalon de selle.  
 A do. M. J. R. Hutchins, le 2e do. comme do.

MOYEN DE RAPPELER A LA VIE DES PLANTES GELÉES.— Il y a dix chances contre une, mesdames, que vous serez tentées, quelqu'un de ces beaux jours, de sortir vos pots à fleurs, pour les exposer au soleil ; et il y a pareillement à parier que vous serez tentées d'aller à une "partie de thé," et à y passer, comme de raison, la veillée, vous fiant que quelqu'un soustraira vos pots à fleurs à l'air froid du soir. Vain espoir ! vous retourneriez à la maison pour trouver une douzaine de vos plus tendres et plus belles fleurs gelées jusqu'à crispation. Or, ne vous dépitiez pas assez pour vouloir les faire dégeler tout de suite ; si vous le faites, vous les tuerez, et ce n'est pas tout ce qui a été tué par le dépit, ou la colère, dans maintes familles. Faites-vous apporter une cuvette pleine d'eau et assez profonde pour y plonger la plante toute entière ; ôtez-les pots du froid, un à un, et mettez les tremper dans l'eau environ cinq minutes ; retirez les et laissez en égoutter l'eau ; faites sécher les plantes dans une chambre obscure, et

tenez-y la température à 50 ou 60 degrés pendant quelques jours, et vos plantes malades se rétabliront.

PAILLE DE BLE,

POUR LE BÉTAIL EN HIVER.—EST-IL TROIS JOURS AVANTAGEUX DE LE NOURRIR DE FOIN ?

Au Rédacteur de l'Ohio Farmer.

Il y a deux suggestions que je désire faire à vos lecteurs : la première, c'est que l'entretien des bestiaux au foin, durant l'hiver est, pour en dire le moins, d'une économie douteuse. La seconde est que la paille pour la nourriture, tant des chevaux que des bêtes à cornes, n'est pas suffisamment appréciée.

En premier lieu donc, sera-t-elle profitable ?

Pour réponse à cette question pratique, je vous donnerai le résultat de quelques expériences importantes instituées par la Société d'Agriculture de Worcester.

Le compte-rendu montre la quantité de foin consommée, chaque semaine, par chaque centaine de livres du poids de l'animal ; l'augmentation par semaine, de la graisse, &c., sur chaque centaine du même poids, et l'augmentation qu'un tonneau de foin produira.

Un grand nombre d'expériences ont été faites, et il y a eu beaucoup d'uniformité dans les résultats, de sorte qu'on peut mettre de la confiance dans les observations.

Sans occuper trop de place par les détails du tableau, je vous donnerai le résultat moyen comme une indication passablement correcte de ce sur quoi nous pouvons compter dans la pratique. La moyenne de toutes les expériences a fait voir une augmentation de 106 lbs. pour chaque tonneau de foin consommé.

Nous pouvons par là déterminer aisément d'après le prix du foin et le prix de bœuf, s'il est avantageux de nourrir le bétail de foin, durant l'hiver. Si un tonneau de foin, en mettant en ligne compte la peine de nourrir et soigner les animaux, vaut plus de 106 lbs. de bœuf, il est très clair qu'il n'est pas avantageux de les nourrir de foin, ou qu'il vaut mieux vendre ou tuer ceux d'entre eux qui peuvent être mis en état pour le marché, l'automne. J'apprends par le même tableau, que le mouton de South Down mangea par cent lbs. pesant, 16 lbs. et 2 oz. de foin de trèfle, par semaine, et augmenta de 1 lb. 3 oz. Un autre lot mangea par 100 lbs. pesant, 14 lbs. et 12 oz. de trèfle coupé, et augmenta de 1 lb. 1 1/2 oz. par semaine. Les tourteaux amé. icains d'huile ou de graine de lin furent employés en même temps. Le résultat de l'observation a été que 437 lbs. de tourteaux d'huile de lin, et 137 8-8 lbs. de trèfle produisent une augmentation de 100 lbs. dans la carcasse.

Or, d'après ces faits, il est très évident que si l'entretien au foin, durant l'hiver, est profitable, ce doit être en conséquence de l'engrais obtenu. Ceci serait une question

intéressante, si nous avions des données suffisantes. Quelle augmentation de grain produira chaque livre d'engrais ? Je desirerais avoir quelques renseignements statistiques sur le sujet, et je ne doute pas que nous ne fussions tous étonnés du résultat ; je ne doute pas non plus que le nombre des minots de grain n'augmentât beaucoup, chaque année, dans l'Ohio, si les cultivateurs attachaient un peu plus de valeur à chaque livre d'engrais.

Mais je m'écarte de mon sujet ; je reviens donc à la paille comme aliment pour les bestiaux, durant l'hiver. Je ne prétends pas dire que la paille est suffisante d'elle-même ; je ne crois pas qu'elle le soit ; mais je veux dire qu'il n'y a pas une assez grande différence entre les propriétés nutritives de la paille et du foin, pour que la première ne puisse pas être substituée au dernier. La différence principale de l'une et de l'autre consiste dans le volume. Ni bêtes à cornes ni chevaux ne se trouveront bien sans un fourrage grossier de quelque sorte : leurs fonctions digestives exigent quelque chose de volumineux et de rude. La seule différence donc qu'il y a entre la paille et le foin, c'est que dans l'un des deux cas, on peut obtenir quelques épis de blé de plus. Que votre paille soit donc coupée soigneusement et mis en meules, comme l'est le foin : donnez à vos animaux beaucoup de sel, et en même temps un peu de grain, et je réponds que vos animaux auront aussi bonne mine et seront aussi gras, au printemps, que s'ils avaient été nourris avec du foin seulement.

C'est déjà une question pratique chez plusieurs, que celle de savoir s'il n'est pas mieux de nourrir les chevaux de paille plutôt que de foin, ou du moins de foin tel que celui que nous fauchons ordinairement. Si la poussière n'en est pas bien secouée, je suis persuadé qu'il vaudrait mieux se servir de paille. Il n'y a rien de plus préjudiciable à un cheval que d'être nourri de foin sec et poudreux. Il est nuisible à leurs poumons, les fait tousser, et donne à un très grand nombre l'envie de vomir.

Je serais bien aise de vous entendre ou d'en entendre d'autres sur le sujet de l'entretien des bêtes à cornes et des chevaux à la paille, durant l'hiver.

REMARQUES DU REDACTEUR. — Le sujet que traite notre correspondant attire présentement beaucoup d'attention, et il y a beaucoup de bon-sens dans les suggestions qu'il fait. Si nous avions des analyses plus complètes des différents grains et des aliments plus grossiers donnés pour nourriture aux bêtes à cornes et aux chevaux, nous pourrions en venir à des conclusions plus satisfaisantes. Nous croyons néanmoins qu'il se trouvera de la pierre de touche de la qualité nutritive des aliments consiste dans la quantité utilisable de matière azotée contenue dans un volume donné. Nous supposons qu'il n'y a pas à douter que le maïs ne contienne la bien plus grande quantité de cet élément.



Nous croyons comme notre correspondant, que le maïs, ou plutôt le gruau de maïs moulu, mêlé à la quantité convenable de paille coupée, est pour les bêtes à cornes ou les chevaux, la meilleure nourriture qui puisse être obtenue au même prix.

Nous ne voudrions pourtant pas qu'on entendit que nous recommandons de remplacer le foin par la paille, si le coût de l'un et de l'autre est le même. La question dont il s'agit a rapport à l'économie.

Les expériences et les analyses de Bous-singault sur le sujet sont très intéressantes. Il démontre que 100 lbs. de bon foin de prairie peuvent être remplacées par

	Livres de
Son.....	85
Avoine.....	68
Orge.....	65
Maïs ou blé-d'inde.....	59
Seigle.....	77
Tourteau de graine de lin... 22	
Fèves.....	23
Pois.....	27
Pommes de terre (patates).....	280
Carottes.....	382
Paille de blé (froment).....	426
Paille d'avoine.....	385
Paille d'orge.....	460
Paille de pois.....	64

Nous avons ici les chiffres, et il s'agit maintenant de calculer. Voyons. Si l'on peut s'en rapporter à cette table, 100 lbs. de foin équivalent à 426 lbs. de paille de blé; 22 lbs. de tourteau de graine de lin équivalent à 100 lbs. de foin; 68 lbs. de paille d'avoine, &c., &c. Bous-singault a constaté que 17 chevaux de trait (pesant chacun, en moyenne, 1070 lbs.) ont trouvé une nourriture suffisante dans 33 lbs. de foin. Or, on verra par ses tables, que pour obtenir la même quantité de nourriture dans la paille, le cheval en doit manger 165 lbs. par jour. C'est ce qu'il ne peut pas faire. Mais combinons nos chiffres, et voyons quel sera le produit.

Donnez donc au cheval 30 lbs. de paille, qui équivalent à 6 lbs. de foin; 5 lbs. de tourteau de lin, équivalentes à 22 lbs. de foin, et 3 lbs. de gruau de blé-d'inde, équivalentes à 5 lbs. de foin. Si le tourteau de lin ne peut s'obtenir commodément, qu'on donne l'équivalent de gruau de maïs. L'arce procédé d'alimentation, on donne la même quantité d'éléments nutritifs sous à peu près le même volume, et comme il sera facile de le voir, à un prix considérablement réduit.

Que nos cultivateurs prennent garde à ceci, qu'ils en fassent l'expérience, et qu'ils nous donnent le résultat de leurs observations. Nous ne doutons pas que nos animaux ne se trouvent également bien de ce mode d'entretien, qui serait beaucoup moins coûteux.—Ohio Farmer.

POULES ET ŒUFS.—Notre correspondant de Sag Harbor est informé que d'après notre propre expérience, lorsque les poules sont grasses elles donnent moins d'œufs que

lorsqu'elles sont plus en chair qu'en graille. L'enbonpoint qui leur est donné par la nourriture qu'elles prennent ne peut guère servir à deux fins à la fois: si elles acquièrent de la chair et de la graille rapidement, le nombre des œufs qu'elles pondront sera moindre que si la nutrition allait à les rendre proportionnellement charnues. Nous recommandons de tenir devant les poules des aliments nets et secs: elles en dévoreront moins et seront tenues dans un état plus régulier de corpulence que par tout autre mode d'entretien que je connaisse, et généralement, elles vous fourniront le plus grand nombre d'œufs.—New England Cultivator.

PAIN ET BIÈRE.—On peut prouver dit le baron Liebig, avec une certitude mathématique, qu'autant de farine de gruau qu'il en peut tenir sur la pointe d'un couteau de table, est plus nourrissant que cinq mesures (environ huit à dix pintes) de la meilleure bière de Bavière; qu'un individu capable de consommer journellement cette quantité de bière, en obtient, dans le cours d'une année, dans le cas le plus favorable, exactement la même quantité d'éléments nutritifs qui est contenue dans cinq livres de pain ou dans trois livres de viande.

#### ECURIES.

Il faut à des chevaux employés sur une ferme, ou à des travaux durs, des écuries sèches et commodes. Rien ne contribue plus à la santé et à la vigueur de ces utiles animaux que des écuries où ils se trouvent commodément et à leur aise. On a remarqué qu'il n'y a pas d'animal plus ami de la propreté que le cheval, et pour qu'il y ait propreté, l'écurie doit être placée dans une situation où l'air puisse circuler librement, où il n'y ait pas d'humidité, et où la température soit modérée, c'est-à-dire, ni trop chaude ni trop froide. La malpropreté dans une écurie donne souvent naissance à des maladies sérieuses; il est de la plus grande importance que tout le fumier en soit ôté soigneusement et régulièrement, et que les planchers des étaux ou places séparées soient couverts d'une litière, sur laquelle les chevaux puissent se tenir ou se coucher sans se salir ou se mouiller. Il est dit dans le *Parrier* de Mason, qu'une "écurie en troncs d'arbres, ou bois rond, est préférable à toute autre, parce que l'air y circule librement en été, et qu'elle peut être rendue aussi chaude qu'il est nécessaire, en hiver, au moyen de dosses ou de paille. Vis-à-vis de chaque étal, il devrait y avoir une espèce de jalousie ou de treilles, au moyen duquel on puisse à plaisir donner accès à la brise rafraîchissante ou fermer l'entrée à la tempête menaçante. Le ratelier doit être poli, élevé et fortement attaché au mur, afin d'empêcher que le cheval ne se fasse mal aux yeux, ne s'écorce la peau, ou ne se fasse quelque autre mal, en mangeant. Les pièces verticales du ratelier doivent être à quatre pouces et demi de distance, pour qu'il ne se

perde pas inutilement du foin ou de la paille longue: le licou ne doit jamais être arrêté au ratelier, (plusieurs beaux chevaux ont été ruinés par cette pratique,) mais attaché à un anneau dans la crèche, et retenu par une pièce de bois longue et polie, pesant environ une livre. Avec un licou de cette sorte, il n'y a aucun danger qu'un cheval se pendre, s'effraie ou se fasse du mal." Pour ce qui est de la grandeur et de l'arrangement des étaux ou entre-deux, M. Mason donnent les directions suivantes:

"Un étal doit être à large de quatre pieds et demi ou cinq pieds, pour que le cheval s'y puisse coucher à l'aise. Le fond de l'écurie doit être planchéé, si l'on veut que le poil de l'animal paraisse avec avantage, mais pour un cheval de trait un plancher de terre est préférable; la corne du pied y tire de la terre une humidité qui lui est absolument nécessaire pour être tenace et de service. L'une et l'autre espèce de plancher doivent aller en s'élevant un peu vers la crèche, afin que l'urine s'écoule de l'étal et n'y produise pas une odeur désagréable ou des exhalaisons très malsaines, si on l'y laissait séjourner pendant longtemps. Lorsque l'écurie est de grandeur à loger plusieurs chevaux, les séparations entre les étaux doivent être faites en planches nettes et polies, arrivant assez bas près du plancher, pour que les chevaux, lorsqu'ils sont couchés, ne puissent pas passer leurs pieds par-dessous, et assez hautes pour empêcher qu'ils ne se frottent, ne se mordent et ne se moient l'un l'autre. Une épaisse litière de paille nette et sèche fait au cheval fatigué du travail ou de la route, autant de plaisir que la nourriture qu'on lui donne, et elle n'est pas moins nécessaire dans une écurie que la fourche, l'étrille et la brosse."—New England Cultivator.

#### MORTALITE? PARMIS LES BREBIS.

A une assemblée de la Société Royale d'Agriculture d'Angleterre, tenue le 9 mars, l'attention des membres a été appelée à la grande mortalité qui était survenue dernièrement parmi les brebis fécondées dans différentes parties de l'Angleterre.

M. Fisher Hobbs en prit occasion d'appeler l'attention des membres sur les grandes pertes qui avaient eu lieu, durant les dernières semaines, parmi les troupeaux de brebis pleines, dans le comté de Cambridge et autres parties du pays. Il rappela aux membres de la vétérinaire les privilèges dont ils jouissaient, de s'adresser, d'un côté, par l'entremise du secrétaire, au comité vétérinaire de la Société, et de l'autre, l'aide qu'il était en leur pouvoir de donner, pour l'avancement du bien général de la population, en envoyant au Collège Royal Vétérinaire, vivants ou morts, les animaux qui avaient été atteints de maladie, et en mettant ainsi le professeur de pathologie animale de l'établissement à même d'examiner plus soigneusement et d'une manière plus satisfaisante le caractère exact des maladies qui se

déclarent de temps à autre, parmi les bestiaux des fermiers. On pouvait obtenir une liste imprimée des privilèges auxquels il faisait allusion, et de la cédule à remplir, en faisant la demande d'une aide professionnelle, en s'adressant par lettre au secrétaire de la Société. Il y a un an ou deux, les porcs de M. Hobbs furent atteints d'une maladie fatale, accompagnée de fièvre et d'ulcère au gosier, et il croyait qu'il aurait perdu la totalité de son troupeau, si ce n'eût été de l'arrivée opportune du professeur Simonds, à qui il s'était adressé, pour soins, dans ces circonstances, et qui reconnut d'un coup, sur le lieu, la cause de la maladie en question, donna son avis sur les mesures à prendre, et fit qu'il ne mourût pas un seul animal de plus. Voyant ce monsieur présent en cette occasion, il désirait connaître son opinion sur la nature de la maladie qui régnait parmi les brebis pleines.

Le professeur Simonds dit que la maladie dont M. Fisher Hobbs avait fait mention, devait être attribuée à l'influence de l'atmosphère, comme agissant sur la fonction générale du corps, produisant des sécrétions malsaines, et résultant en un état vicié de toute la masse du sang dans le système, et un dérangement fonctionnel du cerveau. Il y avait aussi défaut ou diminution dans la masse du sang, tandis que les brebis, au temps de l'agnelage, (particulièrement lorsqu'elles portaient deux agneaux,) exigeaient non seulement une libre circulation, mais encore une plus grande quantité de ce fluide. Les symptômes précurseurs de la maladie étaient la perte de l'appétit, la diarrhée suivie de la constipation ou de l'engorgement des intestins, le vertige, avec un manque d'énergie nerveuse, qui produisait la stupidité ou l'apathie chez l'animal, le portant à roder ou errer çà et là, et à ne prendre de nourriture que quand on lui en mettait dans la bouche. Il recommanda de donner à l'animal des végétaux d'une nature moins succulante que d'ordinaire, et d'augmenter la quantité des aliments qui contiennent beaucoup de matière azotée, tels que du blé-d'inde écrasé et du foin coupé, avec un peu de graine de lin, mais point de son. Il parla de l'importance d'une attention soignée aux sécrétions de l'animal, attendu que c'est par les parties sécrétoires du corps que la maladie doit le plus probablement être emportée. Il regrettait la difficulté qu'il y avait à engager les cultivateurs à fournir des animaux au Collège Royal Vétérinaire. Il s'était adressé à un chirurgien vétérinaire de Norfolk pour obtenir des "sujets" pour dissection, mais il n'avait pas encore réussi à induire un seul fermier à acquiescer à sa demande. Si ceux de la société qui seraient disposés à aider à faire les recherches ou les expériences nécessaires, voulaient bien correspondre avec le collège, il pourraient toujours se faire des arrangements, quant aux frais de transport, de garde ou d'entretien (dans le cas d'animaux vivants). Il remarqua de plus, que lorsqu'il

s'agissait de maladies dont les causes avaient opéré pendant un certain temps, on ne pouvait pas s'attendre à pouvoir en diminuer immédiatement l'intensité, mais qu'on pouvait en tout temps recourir à des remèdes préservatifs, et si la cause de la maladie était bien étudiée ou recherchée, la pratique serait modifiée par une connaissance plus approfondie de cette cause. Il avait trouvé que les moutons de Leicester résistaient mieux à la maladie régnante que ceux de South-Down, mais pour des raisons qui n'avaient aucun rapport à la question de la laine courte ou de la laine longue.

Lord Ashburton dit qu'il était prêt à prendre immédiatement des mesures, tant de sa part que de celle de ses tenanciers, qu'il se flattait de pouvoir induire à se joindre avec lui, dans le but important de faire qu'il fût fourni au professeur Simonds des animaux sur lesquels il pût faire des observations pathologiques.

STATISTIQUE AGRICOLE DE L'ECOSSE.

Le Bureau du Commerce écrit à la Société d'Agriculture du Nord de l'Ecosse, pour lui annoncer que le gouvernement paiera les frais des démarches que la Société est sur le point de faire pour se procurer la statistique agricole des différents comtés. Il y a trois comtés où l'essai en doit être fait présentement, savoir : ceux de Roxbury, d'Haddington et de Sutherland ; et la Société garantit que les frais n'excéderont pas le maximum de £900. Nous apprenons du *Scotsman*, que l'enquête doit être conduite de la manière suivante : Le comté de Roxbury doit être divisé en sept districts ou cantons ; le comté d'Haddington en six districts, et le comté de Sutherland en quatre districts. Chaque district se composera d'un certain nombre de paroisses contiguës, aussi ressemblantes que possible par leurs caractères et leurs produits. Il a déjà été nommé un "énumérateur," pour chaque district. L'énumérateur a un correspondant dans chaque paroisse de son district. Ce sont tant les uns que les autres, des fermiers riches et influents. Les énumérateurs fournissent au secrétaire de la Société d'Agriculture des listes de ceux qui occupent des terres dans leurs districts : des scédules ou formules en nombre suffisant doivent être adressées incluses au bureau du secrétaire, et envoyées en masse aux énumérateurs, qui sont chargés de les distribuer. Chaque paquet contiendra le modèle d'une scédule complète imprimée, et une lettre d'instructions aussi imprimée et signée par l'énumérateur. La scédule fait voir l'étendue de chaque ferme, le nombre d'acres de terre arable, le nombre d'acres sous différentes cultures, et le nombre d'acres qui ne portent pas de récoltes, et l'énumération, &c. du troupeau. Les scédules doivent être distribuées aux occupants le 10 mai ; elles doivent être remplies et remises aux énumérateurs avant le 20 de ce mois, époque à laquelle les cultivateurs peuvent estimer assez cor-

rectement l'étendue des récoltes vertes encore à semer. Les rapports seront contrôlés et il y sera joint des tables, au bureau de la Société d'Agriculture, et transmis par le secrétaire au Bureau du Commerce. On rend compte alors à l'énumérateur du nombre d'acres cultivés, et des sortes de récoltes qui y ont été semées, et l'énumérateur se rencontre avec son comité, composé d'un fermier de chacune des paroisses de son district, immédiatement avant la moisson, et compare les notes l'une avec l'autre, quant à son produit probable : ils s'assemblent de nouveau, après la récolte, et déterminent le nombre de boisseaux des différentes espèces de grains, le nombre de tonneaux des différentes racines, &c., qui peuvent être regardés comme le produit moyen par acre. De même, les comptes-rendus des troupeaux de moutons fournissent le moyen d'estimer la laine, et le nombre connu des vaches laitières mettra en état de juger du produit de la laiterie. Lorsque le rapport des quantités moyennes sera complété, il sera envoyé au secrétaire du Bureau du Commerce, qui sera mis en état par là de faire connaître le produit en gros des différents comtés. — *Journal Anglais*.

ŒUFS D'OIE ENORMES. — Nous avons fait mention dernièrement d'un œuf d'une énorme grosseur et pesant 11 oz., pondu par une oie appartenant à M. Charlton, de Seedley. Il a été apporté, l'autre jour, à notre bureau, trois autres œufs, pondus par la même oie, pesant respectivement 10½ oz., 10 oz., et 9½ oz., faisant pour les quatre œufs un poids de 41 oz., ou 2 lbs., 9 oz. L'oie aux œufs d'or a pondu en tout 23 œufs durant le mois de mars. M. Charlton a trois oies, dont deux françaises et l'autre anglaise. Les trois ont pondu pendant cette saison, 52 œufs, du poids moyen d'une demi livre chacun. Les oies ont été nourries de blé-d'inde. — *Id.*

SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE DU NORD DE L'ECOSSE. EDIMBOURG.

La dernière assemblée mensuelle de la Société pour la saison s'est tenue hier, au Musée. Sa Grâce, le Duc de Buccleuch, président des assemblées, a présidé.

Le président a dit que le sujet de l'assemblée du jour était l'Histoire de l'Agriculture dans la Basse Ecosse, et il a invité à parler M. HEPBURN, de Whitting, East Lothian, qui a lu un essai intéressant sur le sujet, faisant voir que c'était à l'augmentation et au progrès de nos ressources minérales, manufacturières et commerciales, après 1750, qu'était due principalement l'amélioration de notre agriculture. Avant que les chemins eussent été améliorés de manière à ce que des charrettes y pussent passer, les bâtiments de ferme de la meilleure sorte étaient construits en pierres brutes cimentées avec de l'argile, au lieu de mortier. Les membres de la famille et leurs animaux habitaient sous

le même toit : le feu était placé au milieu de la hutte ; la fumée s'échappait par un trou fait dans le toit, ou par la porte, et la lumière n'entrait que par ces deux ouvertures. Souvent, un nombre de ces cabanes étaient placées de manière à former un village ou un hameau ; les terres adjacentes étaient cultivées en longues planches ou lisères, c'est-à-dire que chaque fermier cultivait une ou plusieurs de ces planches en succession donnée, ou fixée, après ses voisins. Même après l'abolition de ce système, et l'érection de bâtimens situés plus commodément pour chaque ferme, le mode de culture continua à être pitoyable. La terre adjacente à la hutte était appelée le champ intérieur et recevait tout l'engrais donné annuellement à la récolte de pois ou d'orge, ces grains étant, avec l'avoine, à peu près les seules récoltes cultivées alors ; quatre, cinq, ou six fois la semence mise en terre était regardée comme un bon rapport. Le champ extérieur était employé comme pâturage ; de temps à autre on en engraisait les meilleures parties, en tenant dans des parcs enclos grossièrement les bêtes à cornes et les moutons, et lorsque les éldures avaient été abattues, le terrain était ensemencé d'avoine pendant plusieurs années consécutivement, jusqu'à ce qu'il refusât de donner plus de trois fois la quantité de la semence, après quoi on le laissait se couvrir de mauvaises herbes pendant une suite d'années, avant d'y parquer de nouveau des moutons. Le sol appauvri ne portait plus que des racines ou herbes nuisibles et des chardons. Avant la formation des chemins, le bœuf était la principale bête de travail sur la ferme ; entrete nu aisément avec les alimens les plus grossiers, doux et traitable sous le joug, il était admirablement adapté à la pesante charrue écossaise d'alors, et à l'usage grossier qui en était fait parmi de fortes racines et de grosses pierres ; et puis, lorsqu'il était trop vieux pour travailler, on l'engraissait. Comme amélioration en agriculture, les bœufs furent remplacés par les chevaux ; bien que ces derniers animaux aient été taxés dernièrement. La volaille était bien soignée, mais les pourceaux étaient généralement négligés. Le harnais des bêtes de travail était on ne peut plus simple. On commença à se servir de charrettes à soie et à grains et de voitures à quatre roues, vers 1760. L'ancienne charrue écossaise était un instrument puissant, qui n'était jamais tiré par moins de quatre chevaux, et l'était quelquefois par six, ou par quatre bœufs et deux chevaux, ces derniers guidés par un toucheur, pour aider le laboureur, qui était nécessairement un homme robuste, à donner toute son attention à l'ouvrage, et surtout à éviter les pierres enfoncées dans le sol, dont la rencontre était fatale au harnais, souvent à la charrue elle-même, et quelquefois à l'homme qui la conduisait. Dans les vallées jonchées de pierres de Forfar et de Perthshire, on avait pour coutume d'atteler à la charrue quatre ou six chevaux de front. Le

toucher marchait devant les chevaux, et les frappait à la face pour les faire avancer, et il pouvait arrêter l'attelage en un moment, jusqu'à ce que le laboureur eut fait passer son instrument au-dessus des pierres saillantes. James Small introduisit et perfectionna la charrue de Rotherham, en 1746. Notre agriculture est redevable à son génie, non-seulement de l'excellente charrue qui porte son nom, mais encore d'améliorations dans la construction des roues, des charrettes, des herses, des rouleaux ou cylindres et autres instrumens. M. James Meikle a introduit, sous le patronage de M. Fletcher, de Saltoun, l'*écossais* d'orge, et le *vanneur*, ou van de Hollande : ç'a été un événement d'une importance nationale ; le premier de ces instrumens a fait disparaître un mortier et un pilon grossiers, auparavant en usage, et a mis un agréable article alimentaire à la portée du peuple : les vanneurs préparent le grain pour le moulin, au lieu de le secouer dans un tamis entre les portes opposées d'une grange. La farine d'avoine était la principale nourriture du peuple, et comme le moulin était ordinairement dans un vallon tranquille près du courant, avant que les vanneurs eussent été introduits, à chaque moulin était attaché un bâtiment construit en forme de grange et placé sur la hauteur voisine, pour détacher le son de la farine, de sorte que vu les délais qui avaient lieu par manque d'eau, de vent, &c., il n'est pas étonnant que la tradition ait donné au meunier une mauvaise renommée.

John Walker, de Beanstone, East Lothian, est le premier fermier qui ait pratiqué la jachère d'été. En 1707, il mit 6 acres en jachère, et s'attira par là les railleries de ses confrères : les résultats furent si satisfaisants que le nombre de ses imitateurs s'accrut, quoique lentement, jusque vers 1746, que la pratique devint assez générale. Non-seulement, elle augmenta le produit des récoltes qui vinrent ensuite, mais elle donna lieu à l'introduction des trèfles, des navets et des pommes de terre. L'augmentation des manufactures et du commerce amena la concentration de la population dans les localités industrielles. Leurs premiers besoins furent un approvisionnement constant d'alimens, du combustible, des matériaux de construction, et un échange mutuel entre les produits du métier et la forge. Ces bes. ins. donnèrent lieu aux actes des chemins qui, entre 1750 et 1770, formèrent les grandes routes qui ont été par tout le royaume la source principale du commerce et de l'agriculture. Le chemin de Londres qui passe par East Lothian est le premier qui ait été établi en Ecosse avec des droits de péage suffisants pour son entretien. Lors du renouvellement de l'acte, en 1770, on s'était tellement convaincu de l'avantage d'une application concentrée et judicieuse de capitaux, que les corvées exigées par l'acte de 1669, furent remplacées par le paiement en argent de six journées de travail d'un homme et une paire de chevaux, pour chaque champ

labouré de cinquante acres d'Ecosse, au taux courant des gages, le maximum ne devant en aucun cas excéder quarante schelins par tel champ et le provenu devant être appliqué, dans chaque paroisse, aux chemins où il n'y avait par de barrières de péage ; et le manienent en devant être entre les mains des propriétaires de terre, qui étaient en même temps sujets au péage. On ne put parvenir que lentement à la perfection dans la formation des chemins.

La disparition générale des principaux obstacles à la culture, tels que les grosses pierres, les terrains incultes entrecoupant des terres arables, autant que le progrès de connaissances plus exactes, amena l'adoption générale de charrues à deux chevaux sur tous les sols améliorés, vers 1780. Le nombre des charrues fut doublé ; il fallut une charrette au moins pour chaque paire de chevaux ; ces animaux furent mieux nourris et mieux choisis pour leurs nouveaux devoirs ; les bêtes à cornes furent engraisées avec des navets, au lieu d'être amaigries par de la paille : la plus grande partie de la paille fut convertie en engrais, au lieu d'être employée comme fourrage, et l'on vit ensuite les moutons se nourrissant de trèfle ou de navets, sans de riches pâturages, au lieu de mourir presque de faim dans un maigre pâtis ou une commune. Le climat du pays devint graduellement moins rigoureux, les récoltes mûrissent plutôt, les affections rhumatismales devinrent moins fréquentes, et par degrés, les fièvres continues et intermittentes sont devenues si rares, que plusieurs des médecins de notre temps n'en ont pas rencontré un seul cas.

C'est là le siècle que les comtes d'Had-dington et de Stair, les lords Bellhau et Ellbank, Cockburn, Crimston et Fletcher de Salton, et autres améliorateurs patriotiques, avaient prévu, au milieu des brouillards de l'ignorance et des misères de l'indigence dans lesquels les fermiers de leur temps étaient plongés. Il s'est effectué un changement étonnant dans les bâtimens de ferme ; les murs de boue ou de gazon, avec assises de pierres sèches, ont été remplacés par d'autres en pierre et chaux ; des toits en ardoise ont remplacé ceux de paille ; l'étable sans jour a fait voir la folie de l'encombrement pour plus de chaleur ; l'écurie était divisée en entredeux doubles pour chaque couple de chevaux ; dernièrement, chaque cheval a eu son entre-deux ou sa place séparée. La maison de ferme a été éloignée du tas de fumier ; elle consiste en deux étages, comprenant deux salons, chambres à coucher, cuisine, &c., tous lattés et plâtrés, et planchéiés en madriers. Il y a eu sur la devanture un jardin contenant des fleurs, des arbustes et quelques arbres forestiers, pour le mettre à l'abri des vents tempêteux. Dans une partie du jardin furent plantés des arbres fruitiers en plein vent, en espaliers, &c. La rhubarbe, les fèves à fleurs, les pois de jardin et autres plantes légumineuses furent ajoutés au potager. L'intelligence

du fermier fut alors aiguisée par de fréquents voyages, et des liaisons étendues avec d'autres hommes; et l'exercice journalier de son zèle nouvellement né dans son art se trouva un aliment dans des livres et des journaux, au lieu des nouvelles du mendiant vagabond, et des récits faits au coin du feu de la cuisine par le matelot ou le soldat fatigué de la route. Le large bonnet bleu, ou le bonnet noir plus caractéristique du paysan, fut échangé pour le chapeau; son habillement devint plus ressemblant à celui du citoyen; de beau linge de table de manufacture domestique et de grandes dimensions; de jolis services à thé de porcelaine, et quelques cuillères de table d'argent massif, ont pénétré chez quelques familles pour marquer le progrès du bon ton et du luxe.

Un trait remarquable dans le caractère des fermiers comme classe, a été le soin donné à l'éducation de leurs enfants, non-seulement dans les écoles de paroisse, mais encore dans les écoles plus élevées des villes: dans toutes les vicissitudes de la profession, et elles ont été nombreuses, ce don précieux a souvent été le seul et le meilleur patrimoine des enfants.

Une des plus grandes améliorations effectuées en agriculture, à cette époque, a été l'invention du moulin à battre par Andrew, fils de James Meikle, qui a introduit le moulin à orge et les vanneurs. La première puissance motrice appliquée au moulin à battre, a été la roue à eau et le moulin à vent. Meikle a amélioré le dernier par un appareil simple pour rétrécir la voile, malgré même la plus grande rapidité. L'emploi de la puissance de la vapeur a pris naissance, à ce que je crois, dans les distilleries de la campagne, où l'affaire et la culture du sol avaient lieu sur les mêmes terres. Les premières machines de la force de six chevaux qui ne furent employées qu'au battage, furent introduites vers 1820, et leur prix fut de £500 à £600, sterling. On pourrait maintenant se procurer des machines de la même force pour environ £100, stg. Une culture perfectionnée jointe à des gages libéraux a entièrement changé l'aspect de la société: on changea les végétaux et la viande salée pour des mets plus succulents et de meilleur goût: les marchés furent approvisionnés de navets, l'hiver et le printemps, pour la nourriture des bestiaux, les rebuts de distilleries remplissant les vides, jusqu'à ce qu'ils pussent se nourrir d'herbe nouvelle: l'approvisionnement et la demande agirent mutuellement comme pour exciter à consommer et à produire. Prenez pour exemple Roxbury, Berwickshire et East Lothian, les herceaux de notre agriculture améliorée; ce ne fut pas à la supériorité du climat ou du sol, à l'amélioration des chemins, à l'accès au charbon ou à la chaux, ou à l'industrie et à l'activité des fermiers, que ces comtés durent leur hâte prospérité; mais à tous ces avantages remarquables fut ajoutée une commande illimitée d'animaux vivants de la part des mineurs et des manu-

facturiers du nord de l'Angleterre, et au débit des animaux vivants, du froment et autres produits, sur les marchés d'Edimbourg, de Glasgow et de l'Ouest de l'Ecosse. L'amélioration des troupeaux suivit le clôturage des champs et la culture de récoltes pour l'entretien du bétail. Les différentes races locales furent toutes plus ou moins améliorées par un choix judicieux, après qu'eut cessé la coutume d'envoyer indistinctement les animaux paître pêle-mêle dans les communes, et par un meilleur traitement. Sous ces circonstances, les bonnes qualités particulières à chaque race locale ont pu se développer complètement, et les communications mutuelles ont conduit à l'adoption de la race la meilleure et la plus convenable à chaque localité. Ainsi, les chevaux de Clydesdale, pleins de force et d'activité, couvrirent les plaines; les bœufs de Galloway et d'Angus n'eurent besoin que d'être retirés de leurs pâturages natifs pour engraisser, et les gens d'Ayrshire mirent leur race à la tête de leur laiterie. Les animaux à courtes cornes furent importés de bonne heure, mais tout ce qu'on peut dire, en parlant d'une manière générale, c'est qu'une trace de leur beau sang peut être observée dans la race mixte des vaches de la Basse Ecosse. Aucune race meilleure ne supplanta la variété à face noire, ou de Tweeddale, sur les plus hautes collines, mais vers la fin du dernier siècle, les chéviots les remplacèrent dans les pâturages moins élevés; et jusqu'à cette heure, ce sont des races-modèles en Ecosse, quoique les moutons de Leicester et ceux qui viennent d'un croisement avec cette race soient justement estimés dans les localités qui leur conviennent. Il a été fait mention de l'esprit d'entreprise qu'ont montré les fermiers de Peeblesshire, en épierrant leurs plaines, en élevant des murs pour interdire l'entrée de leurs champs et de leurs prés aux moutons agrestes à face noire, et en plantant des arbres pour ombre et abri. Leur but était de produire des navets et du trèfle pour tenir leurs moutons en bon état, pendant l'hiver et le printemps, saisons où ils sont sujets à souffrir beaucoup sur les hauteurs. L'approvisionnement du soix de prairie et de marais a été beaucoup augmenté, et la qualité et la salubrité des pâturages ont été améliorées au moyen de fossés ou égouts de surface.

CONTRASTE EN AGRICULTURE. — Dans une conversation récente avec le Rév. M. NASH, du collège d'Amherst, que nos lecteurs peuvent se rappeler comme auteur d'un excellent article sur la culture du froment dans la Nouvelle-Angleterre, il nous dit que quelques-uns de ses voisins cultivaient du maïs à un profit net de cinquante piastres par acre, tandis que dans le même township, il y en avait d'autres qui n'en recueillent pas assez pour payer le coût de la culture. Par exemple, un cultivateur a enfoncé à la charrue trente voies de fumier d'étable

grossier dans une terre légère et sablonneuse, et a recueilli 46 minots de blé-d'inde. L'année suivante, il a procédé de la même manière, et a obtenu le même résultat. Cet engrais, aux prix courants, valait plus que la récolte. L'erreur consistait à employer un engrais qui ne convenait pas à un tel sol. De quel engrais aurait-il dû se servir? Sur la même ferme, et à proximité du terrain ensemenché, il y a une épaisse couche de tourbe. Si cette tourbe avait été mêlée avec du fumier d'étable, dans la proportion d'une voie de fumier à trois de tourbe, avec un peu de sel et de chaux, il en serait résulté un engrais de plus de valeur que celui du pail-

COMMENT IL FAUT S'Y PRENDRE POUR DOMPTER LES JEUNES BŒUFS OU BOUVILLONS.

L'intelligence (si l'on peut se servir du terme) et l'instinct des animaux, particulièrement des jeunes animaux, sont si étroitement combinés, qu'il suffit au cultivateur d'étudier le dernier pour se mettre en état de savoir comment il doit traiter ses bêtes à cornes et ses chevaux, en autant au moins qu'il s'agit de les dompter et de s'en servir généralement.

Les jeunes animaux sont d'abord instinctivement ennemis de toute contrainte: ils ne souffrent pas volontiers que leur liberté de mouvement soit restreinte ou gênée de quelque manière que ce soit. Leur instinct les porte à résister à toute restriction mise à leurs "droits naturels," et à y résister jusqu'à ce qu'ils voient que la résistance est inutile.

La grande chose à leur apprendre, c'est que la résistance est inutile, et la fuite impossible.

Mettez les bouvillons que vous voulez dompter sur le plancher d'une grange bien couvert de litière, et fermez les portes. Ayez soin qu'ils ne puissent pas sortir de la place en sautant au-dehors, ou trouver moyen de s'échapper, avant que vous soyez prêt à les mettre dehors. Ayez votre joug, une chaîne, et s'il y en a à portée, une barre, une charrette ou un traîneau. Alors tranquillement et sans crier ou parler trop fort, mettez-vous patiemment à l'œuvre. Les bouvillons s'apercevront bien vite qu'ils ne peuvent pas s'échapper, et sans plus de résistance, se laisseront approcher, toucher de la main et mettre au joug. Alors apprenez leur la signification des termes à employer, à aller plus vite ou plus lentement, à droite ou à gauche, au mot prononcé. Accrochez et décrochez la chaîne, et apprenez-leur à tourner, ayant entre eux la perche ou la voiture. Il est étonnant combien il peut être fait en quelques heures, par un homme qui agit de cette manière, sans effrayer les jeunes animaux, s'emporter contre eux, ou leur parler rudement.

Tout homme apte à dompter les bouvillons en rendra un couple traitable ou maniable, en s'y prenant comme il vient d'être

dit, en deux leçons d'une demi-journée chacune.

Mais ils doivent apprendre à employer leur force par degrés, et le meilleur moyen de réussir est de les faire travailler avec d'autres bêtes, entre elles ou derrière elles.

C'est là un bon plan à suivre, aussi bon peut-être qu'ils puisse y en avoir. Ceux qui ont essayé ce mode convenablement et fidèlement, l'ont toujours employé ensuite pour dompter leurs jeunes animaux; il suffit qu'ils soient âgés de deux ans pour qu'on puisse commencer; et lorsqu'on a commencé, qu'on continue, en mettant au joug, exerçant les animaux à avancer et reculer, et travailler chaque jour, s'il est possible, pendant quelques semaines consécutives.

Mais après tout, parmi les règles qu'on peut donner, il y en aurait peu d'utiles, à moins qu'on n'ait la volonté d'étudier les instincts des animaux, le désir de connaître ces instincts et le *bons-sens* de les traiter comme des êtres vivants gouvernés par l'instinct.

J. STOWE.

Vt., 24 janvier, 1853.

#### "MOISONNEURS" EN ECOSSE: RESULTAT DES EPREUVES.

Le *North British Agriculturist* contient des exposés ou comptes-rendus d'un grand nombre de fermiers du nord, donnant les résultats de leurs expériences avec la nouvelle machine à moissonner. On trouve dans ces exposés des renseignements précieux, et ils sont d'autant plus intéressants que les expériences ont toutes été faites par des hommes qui n'étaient pas accoutumés à se servir de "moissonneurs," fournissant ainsi la preuve qu'ils doivent être avantageux sous la conduite de travailleurs d'une habileté ordinaire.

Les rapports ne sont nullement flatteurs, quoique d'unant à entendre, pour la plupart, qu'avec quelque amélioration, l'emploi des moissonneurs deviendra généralement avantageux. L'espèce employée était le moissonneur d'Hussey, manufacturé par Garrett et fils et par Crosskill. La plupart des exposés donnent la quantité moissonnée, à environ une heure par acre, où il fallait de très forts attelages ou relais de chevaux de deux heures en deux heures. J'un avait moissonné douze acres en dix heures; un autre 20 acres en 20½ heures; un autre avait coupé une acre et un quart en une heure, tandis qu'un autre n'avait pas pu réussir à couper plus d'environ un demi-acre par heure. On attribuait cette petite quantité à la gaucherie des personnes employées. La plupart des comptes-rendus parlent de la même difficulté que nous avons observée dans ce pays, savoir: la nécessité d'aller plus vite qu'il ne le faudrait pour que les chevaux travaillassent avec avantage, trois chevaux étant nécessaires pour pouvoir travailler tout le jour. Quelquefois l'ouvrage n'a pu se faire convenablement, là où il y

avait une suite d'herbe grossière qui arrêtait la machine. Les fossés faisaient souvent qu'il était difficile de bien couper. Il fallait ordinairement une quinzaine de personnes pour chaque machine, pour conduire, rateler, lier, &c. Plusieurs individus regardèrent comme un défaut sérieux, que le grain coupé fût livré par derrière, au lieu de l'être à côté. Un des fermiers qui faisaient l'expérience pensait que le même nombre de lieurs pourraient faire près du double d'ouvrage, s'ils n'étaient pas obligés de se répandre le long de chaque rang ou andain coupé successivement.

D'après la moyenne de toutes les expériences rapportées, on a fait une estimation comparative du coût de moissonner avec la faucille, le bereau ou la machine. En déduisant ce que peuvent valoir le travail des hommes et des chevaux, et l'usage de la machine, la différence s'est trouvée très petite en faveur de cette dernière. Les chevaux furent néanmoins estimés à 10s cheilins, (environ deux piastres et demie par jour,) à une époque où ils n'ont rien autre chose à faire.

Il ne faut pas oublier de mentionner que les expériences ont été faites, pour la plupart, sur des fermes améliorées, où le froment était fort, pouvant donner de 30 à 40 boisseaux par acre. Le coût des machines est d'environ £18 chacune, ou près de cent piastres. Un avantage qui doit probablement résulter de l'introduction de moissonneurs parfaits, c'est que le fermier se trouvera par leur moyen en état de couper de plus grandes récoltes exactement au temps qu'il désirera, avantage évidemment d'une importance considérable, attendu que c'est un fait maintenant bien constaté, que la quantité et la qualité d'une récolte de froment sont améliorées, si le grain est coupé dix jours avant qu'il soit parfaitement mûr.—*Albany Cultivator*.

ENGRAIS DE TRÈFLE POUR LE BLE.—Le *Michigan Farmer* contient une expérience rapportée par G. HALL, dans laquelle une récolte de trèfle a été retournée et enfouie profondément, vers la fin de l'été, et n'a donné, l'année suivante, que 12 boisseaux de blé par acre, tandis qu'une jachère-morte adjacente, traitée semblablement, à tous autres égards, en a rapporté 18 boisseaux. L'année d'après, la moitié d'un champ de trèfle fut labourée durant la dernière moitié du mois de juin, et l'autre partie, un mois et demi plus tard. La première moitié rapporta 24 boisseaux de froment par acre, et la dernière, 13 boisseaux seulement. Ce résultat peut avoir été l'effet de différentes causes, parmi lesquelles on peut compter le défaut de décomposition dans la récolte verte enfouie tard dans le sol, et le tort qu'elle pouvait causer, en augmentant les effets de la sécheresse. Durant les étés secs, ou dans des terres fortes, inclinant à devenir trop humides, l'inverse pourrait avoir lieu. Le sujet est digne de l'attention des cultiva-

teurs, et d'expériences exactes et soignées de leur part.

UNE VACHE PROFITABLE.—Je donne ci-dessous le produit d'une année, d'une vache possédée par feu WARREN COLE, éc., de cette ville. Le compte a été tenu très exactement:

143 lbs. de beurre à 10½ cents..	\$57 50.
Veau vendu.....	2 25
Lait vendu et employé.....	12 00
	71 75
Frais d'entretien de la vache...	31 00.
	\$40 75

La quantité du beurre paraîtra sans doute remarquable, et s'il avait été fait du beurre avec tout le lait, il n'y en aurait pas eu moins de 400 lbs. Je ne me rappelle pas d'avoir vu mentionner dans votre journal une plus grande quantité de beurre faite en une année, excepté deux ou trois fois.

La vache provenait d'un croisement de la race native et d'une race mixte de Durham et d'Ayreshire. On supposait que la mère avait été une laitière extraordinaire, mais ses premiers produits n'ont jamais été constatés.—ROBBINS BATTLE, de Norfolk, Connecticut, 30 mars, 1853.

CULTURE DES OGNONS.—Le sol sur lequel je les cultive est ce qu'on appelle terre argileuse, ou plutôt terre forte et tenace. Je laboure la terre l'automne, et y répands ensuite une bonne coulture d'engrais, pour y rester jusqu'au printemps. Aussitôt que le sol le permet, au printemps, je le laboure et le crochette complètement. Je le ratelle ensuite avec un rateau commun, et je fais mes sillons à 15 pouces l'un de l'autre, puis je sème mes graines à six pouces de distance, en en mettant de cinq à huit dans chaque fosse. Je répands ensuite de la cendre, à la volée, jusqu'à ce que le terrain en ait pris la couleur. Ce procédé tend, à ce que je pense, à en éloigner les vers. Aussitôt que les plantes sont levées et que je puis voir distinctement les rangs, je sarelle au moyen de la houe. Au second sarelage, j'éclairais les plantes, n'en laissant que quatre ou cinq dans chaque fosse. De cette manière, j'ai toujours eu de bonnes récoltes d'ognons. J'obtiens ma semence de C. F. CROSSMAN, de Rochester, et elle est toujours bonne. Nous l'employons mêlée, moitié rouge et moitié blanche. Il est aussi aisé de produire de bons ognons que de bonnes patates.—HORACE BENJAMIN, West Bloomfield, N. Y., 4 avril, 1853.

#### CULTURE ET EDUCATION DES MOUTONS DANS L'OHIO.

Ce qui suit est extrait d'une lettre de l'hon. J. S. COPELAND, de Marion, Ohio, au *Boston Cultivator*:

"Notre prochaine tonte a toute été achetée à 40 à 45 cents la livre. Nous avons plus de quatre millions de moutons dans

l'état, et leur tonte rapportera de six à sept millions de piastres.

"Tous nos principaux articles, tels que cochons, aumailles, moutons, chevaux, laine, maïs, froment, farine, graine de foin, beurre et fromage, se vendent à d'excellents bénéfices. Ces profits avec les présentes et croissantes facilités pour le transport, ont donné lieu à une hausse dans le prix des terres, qui sont encore néanmoins assez bas. On peut avoir de bonnes terres à céréales et à prairies pour 15 à 20 piastres l'acre, et une bonne récolte de grain d'une seule année paiera, aux présents prix, (40 cents), le prix d'achat et les frais de culture de la récolte.

"Quant aux moutons, l'entretien de dix de ces animaux équivalent à celui d'une vache, c'est-à-dire qu'il va de \$6 50 à \$7 00 par année. Dix moutons donneront, l'un portant l'autre, 3½ lbs; de laine chacun, ou 32½ lbs. lesquelles, à 50 cents, feront \$16 25, dont déduisant \$7 pour l'entretien, il restera un bénéfice de 100 pour cent. L'augmentation en nombre remboursera le coût du soin, du lavage, de la tonte, et l'intérêt de l'argent dépensé. Les agneaux, les gorets, les veaux reçoivent autant de soins présentement, qu'en recevaient autrefois les enfants."

**OGNONS.**—Ceux qui aiment à avoir ce végétal frais, le printemps, seront bien de préparer une couche, l'automne, avant que les gelées deviennent fortes, et d'y en semer quelques rangs. Ils se trouveront prêts pour l'usage domestique avant tous les autres légumes qu'on peut se procurer alors. S'ils sont semés de bonne heure, ils auront deux ou trois pouces avant que l'hiver soit commencé, pourvu que l'automne ait été chaud. Il faut les couvrir alors légèrement, en répandant un peu de litière grossière ou de paille sur la couche, avant que la terre soit gelée. Ils se trouveront excellents en mars et avril.

**MOYEN DE SE PROCURER UN ATTELAGE POUR LE SOUS-SOL.**

Il y a des centaines de petits fermiers, qui sont bien convaincus de l'avantage qu'il y aurait à labourer profondément, ou jusque dans le sous-sol, mais qui prétendent qu'il ne leur est pas possible de le faire, parce qu'ils n'ont pas assez d'attelages. Il est pourtant vrai de dire qu'on peut labourer dans le sous-sol avec un seul attelage, en changeant de charrue, à chaque tour; mais c'est un procédé où le progrès n'est pas rapide. Peu de cultivateurs se trouvent en état d'avoir plus d'un attelage sur une ferme de 40 ou 50 acres, parce qu'une paire de bons chevaux suffisent pour l'ouvrage qu'il y a à faire sur une telle ferme, et qu'ils restent oisifs, la moitié du temps; et si l'on a deux attelages, une trop grande partie des profits de la ferme sera nécessairement consommée pour leur entretien. Mais comment doit-on s'y prendre pour labourer profondément, ou dans le sous-sol, et le faire avec profit? Si l'on entretient deux attelages, les profits qui

en reviendront seront à peu près ou entièrement employés à les maintenir; il serait donc aussi avantageux de labourer aussi profondément que possible avec un seul attelage.

Si les propriétaires voisins pouvaient faire en sorte d'unir leurs attelages simples, il serait obvié à la difficulté, mais la chose n'est pas toujours praticable, car lorsque la saison de labourer est arrivée, chacun se sent intéressé à ce que ses labours soient faits en temps convenable, et il est rare qu'on veuille laisser son terrain sans qu'il soit préparé pour la semaille, pour aller aider un voisin. Au risque de ne pas pouvoir récolter sa moisson à temps, en conséquence de trop de temps humide.

Ce sont là quelques-unes des difficultés que j'ai rencontrées, lorsque j'ai commencé à cultiver la terre. Il ne me fut pas possible de trouver à louer un attelage, au moment où mon terrain était dans un état à pouvoir être labouré; et tenir un attelage de plus pour ne labourer que quelques arpents de terre me paraissait exiger trop de dépense pour le revenu d'une petite ferme. Dans ce dilemme, je résolus de voir s'il était possible de recourir à un autre expédient: je connaissais à peu près quelle quantité de labour j'aurais à faire dans une certaine saison, et il est aisé de calculer ce qu'il en peut coûter pour entretenir une paire de bœufs. En conséquence, j'achetai une paire de bœufs, et avec eux une couple de chevaux, et je me trouvai en état de conduire une charrue aussi profondément qu'il était nécessaire alors. Durant la saison, les bœufs aidèrent à labourer environ quatorze acres, qui furent placés à leur crédit; le foin, l'herbe et le grain qu'ils consommèrent en engraisant, et l'intérêt du prix d'achat, depuis le temps où ils furent achetés jusqu'à celui où ils furent vendus, furent portés à leur débit. (L'engrais fait à déduire des frais d'entretien et autres soins.) Ils furent achetés en mai, \$85, ce qui était au-dessus du prix courant, et vendus pour bœuf, dans le mois de janvier suivant, \$114 10 (le prix du bœuf étant bas alors.) D'après mon estimation, je trouvai que j'avais reçu pour la farine de maïs qu'ils avaient consommée, environ 75 cents par boisseau, et 38 cents par semaine pour l'herbe mangée par chacun d'eux, et sur le pied de six piastres par tonneau pour leur foin; et ce sont-là des prix avantageux chez nous.

Après que ces bœufs eurent été vendus, je commençai à chercher où je pourrais m'en procurer une autre paire. Aussitôt que j'eus trouvé deux bœufs qui me convenaient sous tout rapport désirable, et particulièrement quant au prix, ils furent achetés, et aussitôt je leur donnai une ou deux pintes de grains par jour, et je continuai à le faire jusqu'au temps que je jugeai le plus convenable pour les préparer pour les bouchers. Durant la saison du labourage, mes bœufs reçoivent un surcroît de nourriture, et si leur chair est bonne, ils peuvent travailler modérément une

demi-journée d'un coup, sans perdre une quantité sensible de leur graisse. Par ce système, je suis en état de faire avec un double attelage tout le labour qui m'est nécessaire; et lorsque mes bœufs ne travaillent pas ils acquièrent de l'enbonpoint, et au lieu de me causer une dépense inutile, ils sont pour moi une source de profit.

Dans cette expérience, je me suis prévalu de quelques faits, ou suggestions, qui peuvent être de quelque utilité pratique pour d'autres semblablement situés. Et, en premier lieu, gardez-vous d'acheter une paire de bœufs âgés, maigres, usés, mal dressés, de grands squelettes, en un mot, qui à cause du mauvais état de leurs dents, ne pourront pas mâcher leurs aliments, et ne seront pas, en conséquence, capables d'extraire la partie nutritive du grain que vous leur donnerez à manger. Ils forment de plus un attelage désagréable, ou incommode, à cause de leur lenteur insupportable. Un autre inconvénient sérieux, c'est qu'ils sont incapables de supporter la température d'un jour chaud du printemps ou de l'été, et ce qu'il y a de pis encore, c'est qu'il est rare qu'ils puissent acquiescer autant de chair que de plus jeunes animaux, même en consommant le double de la nourriture donnée à ces derniers; et si l'on en donne le prix des jeunes bœufs, je puis répondre que l'acheteur y perdra. Une autre chose, qui n'est pas de peu d'importance, c'est que ces gros et paresseux animaux ne sont que trop souvent indociles ou revêches, et qui peut supporter un bœuf revêche ou réfractaire? J'ai toujours pour but d'acheter des aumailles jeunes, ne consommant pas plus que de raison et de belles proportions; et ces bêtes, si elles sont traitées convenablement, seront toujours prêtes pour la boucherie.—Votre, &c., S. E. TOWN, de Lake Ridge.—*Boston Cultivator.*

**VERS OU MOUCHE DES INTESTINS DES CHEVAUX.**

Un correspondant du *Southern Planter* donne le remède simple qui suit comme excellent pour cette maladie des chevaux:—Lavez sans épargne avec du lait doux et de la melasse bien secoués et mêlés ensemble; continuez, en employant une pleine bouteille; toutes les quinze ou vingt minutes, selon la sévérité de l'attaque, jusqu'à ce que l'animal devienne tranquille. Donnez-lui alors une bouteille de pinte pleine d'eau bien salée, suivie peu après d'une pinte d'huile de castor. Ce remède, dit-il, administré à temps guérit toujours. La difficulté, chez des personnes peu expérimentées, est de distinguer l'attaque des vers de quelques autres maladies.

**PLANTES EN POTS OU BOTTES, DANS LES MAISONS.**—**Ayez soin de les tenir nettes.**—Si les dames veulent savoir pourquoi leurs plantes paraissent jaunes et languissantes, qu'elles appliquent un morceau de batiste blanche aux feuilles. Si elles deviennent assez de pousser pour le salir, elles

demandent à être lavées. Il ne suffit pas d'arroser les racines des plantes; elles veulent une ondée naturelle ou artificielle sur les feuilles, pour être nettoyées de la poussière qui s'accumule toujours dans une chambre. Des plantes sales ne sont jamais saines.

**FRUITS PRESERVÉS.**—A une assemblée récente, dit le *Times* de New-York, du Club des Fermiers de l'Institut Américain, M. Smith, de Macedon, a présenté des échantillons de différents fruits conservés dans leur jus, et retenant leur goût ou arôme naturel en grande perfection. Le professeur Antisell, en faisant des observations sur ces fruits, dit que c'était un principe que deux fluides ayant entre eux une substance poreuse s'unissent. Quand on conserve des fruit dans de l'alcool, le fluide le plus pesant, ou le suc contenu dans le fruit, est remplacé par le fluide le plus léger, l'alcool, et c'est de l'alcool qu'on mange au lieu du fruit; tandis que si on les préserve dans un jus saccharin, la saveur passe entièrement dans le syrop, laissant le fruit comparativement insipide. Le plan suivi par M. Smith, de conserver le fruit dans son suc, obvie à ces inconyénients, en faisant que le syrop devienne aussi doux que le fruit, et en conservant par là le goût et l'odeur.—*Cultivator*.

Nous avons retardé de quelques jours la publication de notre 1er numéro, dans l'espoir d'être en état de mettre sous les yeux de nos lecteurs quelques particularités liées à la nomination du Comité Local destiné à diriger la grande Exposition Provinciale Agricole et Industrielle, en Septembre prochain. Le Comité a été formé; il est maintenant en correspondance avec le Bureau d'Agriculture, et nous supposons que dans quelques jours, il sera publié un Programme de leurs arrangements. M. John Leeming a été nommé Secrétaire du Comité Local.

#### MARCHÉS DE MONTREAL EN GROS.

LUNDI, 2 Mai 1852.

(Compté du Sem.)

**FARINE.**—Première qualité, 24s. 6d.; seconde do. 22s. 6d.; autres sortes, point à vendre. Il s'est fait très peu d'affaires dans cet article, ce printemps. Les approvisionnements sont peu considérables, et il n'y a pas empressement à en acheter avant qu'il en arrive.

**BLE.**—Blanc du Haut Canada, 5s. 4d. par 60 lbs. Nous avons entendu parler d'une vente de 16,000 minots, à ce prix. Du Bas Canada, 5s. 3d. à 5s. 4d., le minot.

**AVOINE.**—1s. 9½d. à 1s. 10½d. avec tendance à hausser. Pas de ventes.

**POIS.**—3s. 7½d. à 3s. 9d. le minot. Ceux qui en ont refusent d'en vendre au-dessous du plus haut prix.

**FARINE D'AVOINE.**—24s. à 25s. 6d. le quart.

**BEURRE.**—6d. 7d. Débit modéré; quantité considérable à vendre.

**BOEUF.**—*Mess*; point; *Prime Mess*, \$10½; *Prime*, \$8½. Point de ventes à mentionner.

**LARD OU PORC.**—*Mess*, \$18 à \$18½; *Mess mince*, \$17; très peu dans les premières mains; *Prime Mess*, \$14; *Prime*, \$13; Jambons, 6d. à 6½d., la livre; Saindoux, 6½d. à 7d.

**ÉPICERIES.**—Sucres, Cassonade, 36s. 6d. à 39s. le quintal, selon la qualité; Écorcé, 6d. à 6½d. la livre. Thés, vert, 1s. 5d. à 1s. 7d. la livre; Nyson, vieux, 1s. 11d. à 2s. la livre; do. jeune, 2s. 5d. à 2s. 6d. do. Melasse, 1s. 5d. à 1s. 6d. le gallon.

**ALCALIS.**—Potasse, 27s. 6d. à 27s. 9d.; Perlasse, 27s. 6d. à 27s. 9d.

**CHANGE.**—Londres, Banques, à 60 jours, 10 pour cent de prime; particuliers, à 90 jours, 8½ à 9 pour cent. New-York et Boston, Banques, ½ pour cent au-dessus du pair; particuliers, au pair.

**FONDS OU ACTIONS.**—Pas beaucoup d'affaires, attendu que les actionnaires retiennent pour les dividendes. Banque de Montréal, Fond nouveau, 19½, ancien, 22½ de prime. L'ancien Fond a droit au dividende, mais non le nouveau, delà la différence. Banque de la Cité, dernière vente, à 3½ au-dessus du pair; Banque du Peuple, 2 pour cent au-dessus; Banque Commerciale, 10½ à 11 au-dessus; Banque du Haut Canada, au pair. Chemins de Fer, St. Laurent et Atlantique, 5 pour cent d'escompte; La Chine, 15 p. c. do.; actions dans les Mines, pas de ventes récentes; valeur nominale, de 25s. à 25s. 6d.

Il se vendra beaucoup de Sucre d'Érable, à 35 les cent livres, et comme la saison a été favorable à sa fabrique, il en est venu au marché des quantités considérables.

**MARCHANDISES SECHES.**—Il s'en vend passablement, des lots considérables étant arrivés par les Chemins de Fer, mais, à tout prendre, le marché est languissant, comme on le peut supposer, à cette saison de l'année.

#### MARCHÉS ANGLAIS.

**MARCHE MONÉTAIRE DE LONDRES.** le 15 avril.

Argent plus commun; mais néanmoins demandes d'avance nombreuses; point d'escompte au-dessus de 3 pour cent. Fonds stables, les plus hauts, 100½, les plus bas, 100¼, se fermant à 100½ pour argent monnayé, garanties Américaines. Bell et Fils, rapportent les affaires de la semaine comme étant principalement marquées par une demande augmentée de Bons de Chemins de Fer, les transactions en effets d'Etat étant comparativement modérées.

**LONDRES, 15 avril.**—Baring, Frères et Comp., produit coloniaux et étrangers, Farine Américaine, difficile à vendre à 22s. à 24s. Coton, maintenant son prix. Tourteaux de graine de lin,—beaux échantillons

de New-York, offerts généralement à £9, do. do. de Boston, sacs, £9. Commerce du fer, stable, et principaux marchés, fermes, de £8 à £8 5s. pour barres, et £8 10s. pour baguettes. Guèuses d'Écosse, variant de 52s. à 54s.

**MARCHE AUX GRAINS DE LIVERPOOL, 15 avril.**—Fortes importations de Froment et Farine, durant la semaine, mais en plus grande partie emmagasinés pour attendre des prix plus élevés. La baisse récente a fait désirer des renseignements exacts des Campagnes, et depuis mardi, la Farine a recouvré de 3d. à 6d. de ce qu'elle avait perdu, mais le prix baissait lentement. Richardson Frères, et plusieurs autres maisons quotent celle du H. C., à 22s. 6d., celle de Baltimore et de Philadelphie, 23s. 3d. à 23s. 6d., de l'Ohio, à 23s. 6d. Beau Froment, d'un bon débit, aux plus hauts prix; l'inférieur peu vendable. Dennistoun et Comp. quotent le blanc à 6s. 10d. à 7s. 1d.; le rouge mêlé, à 6s. 6d. à 6s. 10d. plus de débit du Blé-d'Inde; prix du blanc haussé de 6d., et inclinant à hausser encore; valant à 60; mêlé, 31s. Jaune, point ici, valant 31s. 6d.

**MARCHE AUX PROVISIONS DE LIVERPOOL, 16 avril.**—Importations considérables de bœuf, et peu de ventes un peu au-dessus du détail, mais un contrat mentionné en *India Mess*, à un plus haut chiffre, maintenait les prix des beaux échantillons. Gardner et Comp. quotent le *Prime Mess* à 92s. Pore, de mauvais débit; importations considérables de France et d'Amérique; prix favorables à l'acheteur: première qualité, de l'Est, 84s. à 87s.; de l'Ouest, 80s. à 82s. 6d. Lard, prompt débit à une baisse ultérieure de 1s. à 2s.; importations considérables attendues, de l'Est à 51s. à 53s. Jambons et palerons, en demande; les derniers à de hauts prix. Fromage, recherché à de bons prix, 56s. pour le beau. Le Saindoux avait été en demande pour spéculations; 200 barils vendus à 51s. 6d., mais moins recherché à la clôture du marché; de 52s. à 53s. demandés. Suif, bon débit à prix élevés: le droit des États-Unis payé, 37s. à 46s. Pommes, Baldwin et Russetts, bon débit à 21s. à 24s.

**LIVERPOOL, 16 avril.**—Alcalis, en demande aux mêmes prix soutenus: 600 quarts vendus à 26s. 6d.; la Potasse, 27s. 3d. à 27s. 6d. la perlasse.

**MANCHESTER.**—Étoffes et laine filée, peu de ventes, en autant qu'il s'agit de nouveaux contrats. Les étoffes légères en main donnent lieu à beaucoup de fermeté de la part des producteurs, mais les opérations sont languissantes.

**GLASGOW.**—(Athy et Comp.) Le Froment et la Farine encombrant le marché à une baisse de 1s., sans en augmenter le débit. Autres produits Américains, peu d'activité. Alcalis, se soutenant mieux. Potasse 27s. Saindoux, offert à 51s. à 54s. Arrivées considérables de Lard salé; les commerçants approvisionnés pour 2 mois.

JOURNAL DU CULTIVATEUR,  
ET

Procédes du Bureau d'Agriculture du  
Bas-Canada.

LE Soussigné ayant fait des arrangements avec le Bureau d'Agriculture, pour la publication d'un Journal mensuel, prend la liberté d'annoncer que le premier numéro paraîtra en Anglais le 1er de Mai prochain, et en Français, quelques jours après. Il se flatte de pouvoir mettre régulièrement sous les yeux de la population agricole beaucoup de renseignements utiles et intéressants, ayant directement rapport à l'amélioration de son état et à son bien-être. Le prix de la souscription ayant été réduit à 2s. par an, il sera impossible d'ouvrir des comptes ou de recueillir des souscriptions dans les campagnes. Ceux qui se proposent de souscrire auront donc la bonté de payer d'avance; et comme il n'est pas commode de transmettre la somme par la poste, on recommande ou que cinq voisins se joignent ensemble pour envoyer dix schelins, pour cinq exemplaires, ou que les Secrétaires des Sociétés locales d'Agriculture fassent tenir les noms des souscripteurs de leur arrondissement, en les accompagnant d'une remise d'argent. Les personnes qui peuvent avoir payé d'avance pour le "Journal d'Agriculture," recevront le "Journal du Cultivateur" gratis, en faisant connaître leur désir à l'Éditeur.

Les principaux objets de l'Éditeur du Journal seront d'en faire un Répertoire de communications ou productions originales de personnes ayant des connaissances pratiques dans leurs localités particulières; —

D'extraits de publications, soit de ce continent, soit d'Europe, de nature à jeter du jour sur notre propre agriculture.

De l'application, aussi populaire que possible, et dépourvée de termes purement techniques, des sciences de la géologie et de la chimie aux affaires de l'agriculteur pratique. Ceci nécessitera une revue soignée du progrès de la science et de la lumière qu'elle jette sur la reproduction des plantes et des animaux, sur la nature des sols et sur les moyens économiques de les rendre productifs.

L'Éditeur invite les hommes pratiques à correspondre avec lui. Dans quelque langue que soit écrite la correspondance, elle sera soigneusement traduite en l'autre.

ANNONCES.

Le Soussigné étant tenu par son engagement avec le Bureau d'Agriculture d'imprimer un très grand nombre d'exemplaires du Journal, ses colonnes fourniront un excellent moyen d'annonces ou avertissemens, non seulement à ceux qui auront à vendre

des produits agricoles, mais encore aux marchands, manufacturiers et artisans en général. Le taux a été réduit à 3d. par ligne pour la première insertion, et à 1d. par ligne pour chaque insertion subséquente, payable d'avance, excepté dans le cas de Sociétés d'Agriculture dont les comptes seront rendus semi-annuellement. Pour pouvoir faire tenir le paiement au même temps que les annonces, on pourra regarder neuf mots comme équivalents à une ligne, et calculer le coût en conséquence.

Toutes les communications ou lettres adressées à "l'Éditeur du Journal du Cultivateur, Montreal," doivent être affranchies.

H. RAMSAY.

Montreal, 1st May, 1853.

PAPIER A ECRIRE, LIVRES DE COMPTES,  
&c., &c.

EN GROS.

LE Soussigné a toujours en mains un Fonds considérable et bien assorti de Papier à Ecrire, à Enveloppes, à Dessiner, et autres; aussi LIVRES DE COMPTES, tels que Grands-Livres, Journaux, Brouillards, &c.

H. RAMSAY.

Montréal, 1er Mai, 1853.

AVIS SPECIAL.

COMPAGNIE CANADIENNE D'ASSURANCES SUR LA VIE.

Incorporée par Acte du Parlement.

LE REVENU EXCEDE £12,500.

Les Moyens accumulés excèdent £30,000.

Président, H. C. BAKER, Cér., F. I. A.  
Vice-Président, JOHN YOUNG, Cér.

LES évaluations des affaires de cette Compagnie sont annuelles, et commencent le 1er Mai, préparatoirement à l'Assemblée Annuelle, qui se tient au mois d'Acût.

Toutes polices émanées dans la Branche Mutuelle, sur lesquelles deux primes ont été payées annuellement, participent d'après les taux, aux profits déclarés à chaque évaluation suivante.

Les personnes qui se proposent d'effectuer des assurances sur leur propre vie, ou sur les vies d'autres individus, voudront bien se rappeler qu'en transmettant de bonne heure leurs propositions, soit au Bureau Principal, soit à l'un des Agens, elles peuvent s'assurer les avantages de l'entrée, ou inscription de cette année, et participer ainsi aux profits qui doivent être déclarés en Août, 1854, ou une année plutôt que ceux dont les polices porteront une date postérieure au 3 Avril prochain.

Le fait incontestable que les habitans de l'Amérique Britannique du Nord ont montré ainsi qu'ils appréciaient les avantages particuliers qu'ils se procurent, en assurant avec cette Compagnie, la seule établie dans leurs limites, ne peut que causer beaucoup de satisfaction aux Directeurs, et la comparaison suivante prouvera affinement que la grande valeur de ces avantages n'a pas été exagérée. Elle est compilée correctement des rapports parlementaires publiés des comptes enregistrés par les différentes Compagnies organisées d'après l'Acte d'Enregistrement des Compagnies à Fonds Conjoints, des 7e et 8e Vict., chap. 110.

Celles-là seulement ont été choisies dont les rapports em brassent un espace de trois années ou plus, à l'exclusion de celles qui entreprennent d'assurer contre le feu, aussi bien que sur la vie, et d'une ou

deux dont les comptes sont imparfaits ou inintelligibles. Leurs noms sont: "The Ægis, British Empire, Mutual, Catholic Law & General, City of London, Colonial, Consolidated Investment, English Widow's Funds & General, (Fonds de la Veuve Anglaise et Général), Gresham, India & London, Legal & Commercial, London & Provincial Law, London & Provincial Joint Stock, Mercantile, Mitre, Professionnal, Prudential Mutual, Solicitors & General, Sovereign, & Times, étant au nombre de 19, et ayant une durée de 83½ années, la moyenne étant de près de 4½.

	Les 19 bureaux.	Moyenne de chaque bureau près de 4½ ans de durée.	Celui du Canada, 4½ ans.
Primes reçues moins primes remises et ré-assurance . . . . .	381,384	20,073	27,037
Intérêt, honoraires et amendes reçues, moins intérêt et dividendes payés.	19,713	1,037	4,259
Ensemble . . . . .	£401,097	£21,110	£31,296
Payés pour demandes ou réclamations . . . . .	84,487	4,447	4,298
Payé pour frais, y compris les déboursés préliminaires, lorsqu'il sont définis, et compte d'intérêt, où il y a balance due.	248,517	13,080	7,969
Payé pour profits sur polices . . . . .	nil.	nil.	212
Ensemble . . . . .	£333,004	£17,527	£12,479
Balance nette du fonds des primes et intérêt restant à la clôture des comptes..	68,093	3,583	18,817
	£401,097	£21,110	£31,296

A ces chiffres, comme montrant la grande valeur d'un intérêt croissant et d'une dépense modérée, en accumulant les fonds d'une Compagnie d'Assurance sur la Vie, et la création de profits qui s'en suivent, les Directeurs ajouteront nonnément les avantages résultant d'une gestion locale, le règlement prompt des demandes ou réclamations, le placement de tout le fond dans le pays, et la plénitude particulière des renseignements fournis par les rapports annuels," comme donnant, à leur avis, à la COMPAGNIE DU CANADA, des titres encore plus forts à la préférence de ceux qui se proposent d'assurer.

On peut obtenir des renseignements concernant la position de la Compagnie, ainsi que des formulaires de propositions et des rapports annuels, en s'adressant à ce Bureau, ou à un des Agens.

Les demandes pour Assurance peuvent aussi être transmises par la poste.

THOMAS M. SIMONS,  
Secrétaire.

Hamilton, 16 Mars, 1853.

BRANCHE DE MONTREAL.

H. RAMSAY, Gérant.  
T. RAMSAY, Secrétaire.

On peut voir les résultats détaillés de chaque Bureau formant les quantités totales données ci-dessus, en s'adressant à l'un des Agens de la Compagnie, et leur inspection fera voir de plus que le résultat d'une comparaison en détail est plus favorable à la Compagnie du Canada, que lorsqu'on prend la moyenne du résultat total.



**PLATRE POUR ENGRAIS.**

**PLATRE DE LA NOUVELLE ECOSSE,**  
d'une qualité Supérieure et moulu récemment, à vendre par

WM. LYMAN ET CIE.,  
Moulin à Drogues du Canal Lachine,  
Bureau, Nos. 194 et 196, rue St-Paul.

**TOURTEAUX DE GRAINE DE LIN MOULUE.**

**ARTICLE** excellent et économique pour la nourriture des bestiaux.  
WM. LYMAN ET CIE.

**SEMENCES AGRICOLES.**

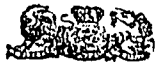
**SEMENCE DE FROMENT D'ANGLETERRE DE PRINTEMPS,** importée par les Sous-signés. Les Cultivateurs ont priés de venir voir les Echantillons de Froment provenus de la semence ci-dessus, rapportant 31 boisseaux par acre.

— AUSSI : —

- Blé Prolifique de Spaulding,
- Blé Laurent,
- Mangel Wurtzel jaune, globe,
- do. do. rouge, do.
- Betterave Champêtre,
- Navet rond blanc,
- do. jaune d'Aberdeon,
- do. de Suède, à collet vert et pourpre,
- Navet et Rabiolo,
- Carotte blanche de Belgique,
- do. longue orangée,
- do. rouge,
- do. longue d'Altringham,
- &c., &c.

Et une grande variété de Semences de France et d'Angleterre, auxquelles on appelle l'attention des Cultivateurs qui désirent améliorer leurs récoltes.

WM. LYMAN ET CIE.  
Nos. 194 et 196, rue St-Paul.



**Canaux Provinciaux.**

**AVIS PUBLIC.**

**EST** par les présentes donné qu'il a plu à SON EXCELLENCE le GOUVERNEUR GENERAL en Conseil, par proclamation, déclarer et ordonner qu'au lieu des déductions autorisées par le Tarif de péages de 1852 sur les Canaux, les règlements suivants seront adoptés, c'est à savoir :  
Que dès et après et à compter de la date de la dite proclamation, les articles suivants, savoir : —

FER de toutes sortes et SEL.

sur la passage desquels dans le Canal du St. Laurent le plein péage aura été payé, pourront passer dans le CANAL WELLAND exempts de péage; et tous péages payés sur tels articles pour leur passage dans le CANAL CHAMBLY, ou dans aucune partie d'icelui, avant de passer dans le Canal St. Laurent, seront remboursés par l'officier qui appartient au bureau du Canal de Lachine à Montréal. Qu'aucun des articles suivants, savoir :

FROMENT,  
FARINE de FROMENT et MAIS,

pour le passage desquels dans le CANAL WELLAND le plein péage aura été payé, pourra passer dans les CANAUX ST. LAURENT et CHAMBLY exempts de péage.

Il est de plus ordonné par la dite proclamation que les articles mentionnés dans le tableau suivant A, paieront sur les CANAUX WELLAND et ST. LAURENT les péages y mentionnés, et que les articles mentionnés dans le tableau B,

paieront sur le CANAL St. LAURENT les péages y mentionnés et que les

DOUVES et FONDS de BARILS,

paieront les péages indiqués dans le tableau C ci-dessous mentionné, savoir : —

TABLEAU A,

Canaux Welland et St. Laurent.

mont.	desc.
1s. 6d.	1s. 6d.

Potasse et Perlasse, Lard séché, Bière, Beurre, Cidre, Vieux Cordages, Saindoux, Huile de Saindoux, Porc, Guenilles, Suif, Vinaigre et Vitres par tonneaux pesants

TABLEAU B.

Canal St. Laurent.

mont.	desc.
1s. 9d.	1s. 9d.

Boeuf Cire d'abeilles, Biscuits, Charrettes, Charbon de Bois, Fromage, Café, Couperose, Faïence, Poisson, Meubles et Bagages d'Emigrés, Fleur, Verrierie, Jambons, Peaux et Côtés de Peaux (non tannées) Chevaux, Manille, Outils d'Artisans, Mélasse, Etoupe, Charbons, Traineaux, Acier, Poterie de grès, Sucre, Ferblanc, Waggon, Froment et autres Produits Agricoles non énumérés et n'étant pas des Marchandises, Whiskey et Laine par tonneau pesant . . .

TABLEAU C.

toutes les autres dénominations, et depuis lors, les commandes pour ces Livres ont été soutenues et croissantes. Les séries se composent des PREMIERE et SECONDE SUITES, jusqu'au SECOND, TROISIEME, QUATRIEME et CINQUIEME LIVRES DE LECTURE, LECONS sur la Vérité du Christianisme, GRAMMAIRE ANGLAISE, GEOGRAPHIE, ARITHMETIQUE, TENUE DES LIVRES, &c.

**COURS DE LATIN,**

Pour épargner aux parens les frais d'éditions de haut prix des Classiques Latins, le Soussigné a publié dernièrement les suivantes :

EN PROSE.

- Morceaux choisis de Cornelius Nepos, 1s. 3d.
- Commentaires de César, 4 Livres, 1s. 3d.
- Quinte-Curce, extraits, . . . 1s. 3d.
- Cicero, de Amicitia, . . . 0s. 9d.
- de Senectute, . . . 0s. 9d.
- Tacite, Agricola, . . . 0s. 9d.

Ou reliés en un volume; 5s.

EN VERS.

- Virgine, les Géorgiques, . . . 1s. 3d.
- l'Enéide, 4 Livres, . . . 1s. 3d.
- Horace, les Odes, . . . 1s. 3d.
- Ovide, les Fastes, . . . 1s. 3d.

Ou 3s. 9d., reliés ensemble.

**FRANÇAIS.**

Leçons Primaires d'Ollendorff, en Français, L'Abécille, Livre de Lecture en Français.

**DIFFERENTS LIVRES D'ECOLLES.**

Alphabets de Mavor (superbe édition), de Carpenter, Webster, et autres; Grandes et Petites Grammaires Anglaises de Murray; Grammaire de Lennie et autres; Arithmétique de Walkingham; Dictionnaire de Walker, nouvelle et belle édition.

H. RAMSAY.

Montréal, 1er Mai, 1853.

**HISTOIRE DU CANADA.**

PRIX REDUIT.

**CETTE** excellente Histoire est généralement en usage dans les Hautes Ecoles, les Ecoles de District, &c. Pour en féliciter l'entrée dans les Ecoles Communes ou Élémentaires, le prix du détail a été réduit à 2s.

**SERA PUBLIEE PROCHAINEMENT,**

La GEOGRAPHIE DU CANADA, à l'usage des Ecoles, destinée à servir comme de supplément aux Géographies approuvées de Morse, Stuart, Ewing et autres, ou à aller de pair avec elles. C'est une plainte commune de la part des Maîtres d'Ecoles, que les meilleures Géographies en usage ne s'étendent pas assez sur les Provinces Américaines. Le petit ouvrage présentement annoncé est destiné à obvier à cet inconvénient.

— DE PLUS : —

UNE HISTOIRE D'ANGLETERRE pour les Ecoles.  
UNE HISTOIRE ROMAINE pour les Ecoles.  
L'Éditeur sera en état de vendre ces Livres à des prix assez réduits pour ôter lieu à la nécessité de faire venir d'ailleurs des Livres coûteux.

H. RAMSAY.

Montréal, 1er Mai, 1853.

Douves et Fonds de Barils par mille . . . 1s. 9d.

R. S. M. BOUCHETTE,  
Commissaire des Douanes.

Bureau de l'Inspecteur Général,  
Département des Douanes,  
Québec, Avril, 1853

**PAPETERIES.**

Le Soussigné reçoit maintenant par le *Shandon*, et attend prochainement par les *Vaisseaux City of Hamilton, Pearl, Albion, Home* et autres, son Assortiment ordinaire de PAPIER à ECRIRE, à ENVELOPPES et à DESSINER; aussi : LIVRES de COMPTES et PAPETERIES diverses.  
H. RAMSAY.

2 mai, 1852.

**LIVRES D'ECOLLES.**

**SERIE NATIONALE.** — Le Soussigné vient de faire imprimer, avec ses nouvelles fontes Stéréotypes, de grandes éditions de cette excellente série, qui seront prêtes de bonne heure pour les ventes du printemps. Lorsqu'il a introduit ces Livres pour la première fois, ils ont obtenu l'approbation et l'appui du Gouverneur Général, des Surintendants de l'Éducation, des Evêques de l'Eglise Romaine, du Synode de l'Eglise d'Ecosse et du Clergé de

En réponse à plusieurs demandes, nous prenons la liberté de dire qu'il n'est pas en notre pouvoir de fournir de Nos précédents du *Journal d'Agriculture*. Pour en avoir, il faut s'adresser à Wm. EVANS, Ecr.